

kulturissimo

N° 159 - 8 juin 2017

Mensuel culturel et socio-politique
Paraît le deuxième jeudi du mois

Culture et „Nation branding“



- * **Accent aigu:** Arts, médias, spectacles, fétichisme de la marchandise ... Culture, mercantilisation et aliénation; Culture et „Nation branding“. Comment mieux vendre son pays?
- * **Musiques:** Festspielleiter und Dirigent Marcus Bosch im Gespräch. „Es gibt sie noch, die Tradition des Entdeckens!“
Feuilleton: „Fuchs im Aufzug“. „Asia Delight“
- * **Théâtre:** Théâtre au Luxembourg. Le moi de mai
- * **Ici et ailleurs:** Mediebëtzig 5/6. „Lëtzebuerg Privat“ – ee Marktschreier am Cactus; Chères questions et affirmations gratuites. Blabla Crédit; Chroniques parisiennes. Le sens et le goût du paradoxe; Überväterlicher Macho-Kult. Plutosynkretismus; Journalismus auf Abwegen – Eine Nachlese. Coca-Cola übernehmen Sie!; Der Bürger, der was vermisst ... Fabianismus; Der europäische Krieg 1939-1945 (4). Beginn des Holocaust; Erdogan etabliert sich. Die türkische Demokratie in Trümmern; Brief aus Wien. Schwarzer Tumor; Gramma apo tin Ellada. Vom grauen zum blauen Himmel; Reflections on/against the Present. On Violence & Non-Cooperation (Against Hope); Letter from England. Silver singles; In the air. Summer of Love, 1967
- * **A propos:** Hausemers Kulturreisen (96): Oman. Die Insel der Verrückten
- * **Retour sur image:** Trump and Russiagate. By Gado

Mensuel culturel et socio-politique - n° 159 -
8 juin 2017

Dans cette édition:

La pensée du mois:

„La barbarie, c'est de demander à quoi sert la culture“
(Pierre Bourdieu)

page 2: Editorial (Alvin Sold)

Accent aigu:

pages 3-5: Arts, médias, spectacles, fétichisme de la marchandise ... Culture, mercantilisation et aliénation (Robert Mertzig)

pages 6, 7: Culture et „Nation branding“. Comment mieux vendre son pays? (Michel Decker)

Musiques:

pages 8, 9: Festspielleiter und Dirigent Marcus Bosch im Gespräch. „Es gibt sie noch, die Tradition des Entdeckens!“ (Alain Steffen)

Littérature:

pages 10, 11: Feuilleton: „Fuchs im Aufzug“. „Asia Delight“ (Georges Hausemer)

Théâtre:

page 12: Théâtre au Luxembourg. Le moi de mai (Paul Rauchs)

Ici et ailleurs:

page 13: Mediebëtzeg 5/6. „Lëtzebuerg Privat“ - ee Marktschreier am Cactus (Samuel Hamen)

page 14: Chères questions et affirmations gratuites. Blabla Crédit (Paul Hemmer)

page 15: Chroniques parisiennes. Le sens et le goût du paradoxe (Clotilde Escalle)

pages 16-18: Überväterlicher Macho-Kult. Plutosynkretinismus (Carlo Kass)

page 19: Journalismus auf Abwegen – Eine Nachlese. Coca-Cola übernehmen Sie! (Jim Schumann)

pages 20-22: Der Bürger, der was vermisst ... Fabianismus (Frank Bertemes)

page 23: Der europäische Krieg 1939-1945 (4). Beginn des Holocaust (Tino Ronchail)

pages 24, 25: Erdogan etabliert sich. Die türkische Demokratie in Trümmern (Jim Schumann)

page 26: Brief aus Wien. Schwarzer Tumor (Michèle Thoma)

page 27: Gramma apo tin Ellada. Vom grauen zum blauen Himmel (Linda Graf)

page 28: Reflections on/against the Present. On Violence & Non-Cooperation (Against Hope) (Fabienne Collignon)

page 29: Letter from England. Silver singles (Diana White)

page 30: In the air. Summer of Love, 1967 (Ariel Wagner)

A propos:

page 31: Hausemers Kulturreisen (96): Oman. Die Insel der Verrückten (Georges Hausemer)

Retour sur image:

page 32: Trump and Russiagate. By Gado

Impressum:

Editeur: Editpress Luxembourg S.A.

Coordination générale: Alvin Sold

Coordination technique: Julien Primout

Coordination extérieure: Ian De Toffoli, Luc Belling, Ariel Wagner

Toute correspondance est à adresser exclusivement à
kulturissimo@editpress.lu

Supplément du Tageblatt du 8 juin 2017

Site internet: <http://www.kulturissimo.lu>

Prochain numéro: le 13 juillet 2017 – Clôture réd.: 20 juin 2017

Culture brandée ou bradée?

Que l'aimable lecteur pardonne le jeu de mots (si le substantif branding existe, le verbe „brander“ est ici créé pour un malin plaisir ...): il faut bien entrer en la matière imposée, en l'occurrence culture et Nation branding.

Par les temps qui courent, le Luxembourg doit se considérer comme une marque. C'est la thèse d'un comité interministériel. Et une marque, ça se brande, pardon, ça se vend mieux si elle est bien commercialisée, en d'autres termes, si elle se soumet aux lois du marketing.

Mais attention, le marketing d'un produit passé par toutes les étapes du branding suppose la conformité avec les besoins du consommateur. Donc, la marque Luxembourg, le branding Luxembourg (à prononcer en english) doit toujours être à l'affût des tendances lourdes du marché, pour ensuite se profiler dans les meilleures niches. C'est facile si l'on peut se prévaloir d'avantages réels, impossibles de trouver ailleurs.

Nos gens du Nation branding ont détecté trois critères majeurs pouvant être mis en avant dans les campagnes de pub à l'étranger comme dans les démarches officielles de selling:

1. La stabilité politique, la sécurité, la qualité de vie, les infrastructures solides, donc la fiabilité.

2. La capacité d'adaptation d'un pays qui a muté d'un régime agraire pauvre à une place financière mondiale en passant par un pôle sidérurgique performant, donc le dynamisme.

3. Le multiculturalisme, le multilinguisme, le taux très élevé des étrangers dans la population, donc l'ouverture.

Fiabilité, dynamisme, ouverture: c'est nous, nous sommes fiables, dynamiques, ouverts, venez de partout visiteurs, devenez nos partenaires dans des alliances win-win souples, commodes, enrichissantes!

C'est tout à fait défendable parce qu'innocent; d'autres pourraient dire plus ou moins la même chose, mais le Luxembourg est extra, notamment pour l'ouverture aux idées nouvelles, sub 3.

Parlons très sérieusement maintenant. Oui, le discours du comité interministériel du Nation branding est cohérent. Il lui revient même le mérite de stimuler la réflexion importantissime, prioritaire, sur les finalités du multiculturalisme: ne sert-il pas mieux que toute autre pratique quotidienne les affinités réciproques, donc la compréhension, la cohésion, la solidarité?

L'éloge fait, il doit être permis de poser les questions corollaires. Les acteurs de la vie culturelle (dans le sens large) peuvent-ils compter sur un appui public en concordance avec les exigences du multiculturalisme, du multilinguisme et de l'émulation autochtones/étrangers?

L'auteur de ces lignes n'aperçoit nulle part les contours d'une politique culturelle qui permettrait, par exemple, l'éclosion et la promotion ciblée de la littérature et des arts luxembourgeois en général. Nos bons écrivains, peintres, sculpteurs, compositeurs et autres artistes ne disposent pas des moyens de se faire connaître au-delà des frontières, alors qu'ils pourraient rehausser, par l'excellence de leurs travaux, le Nation branding, trop limité au business finalement.

Le business gagnerait beaucoup, en respectabilité et en noblesse, s'il prenait en remorque l'identité culturelle d'un Luxembourg en évolution permanente et passionnante.

Et voilà la boucle bouclée: la dernière phrase ici sera, en répétition, le titre.

Alvin Sold



Arts, médias, spectacles, fétichisme de la marchandise ...

Culture, mercantilisation et aliénation

Robert Mertzig

En s'implantant au cœur du dispositif social moderne, l'accumulation du capital a entraîné la disparition des codes culturels marquant chaque événement du quotidien traditionnel, pour imposer les nouveaux codes de la frénésie consumériste et de l'actuelle déferlante geek de la technologie informatisée.

Déjà Hannah Arendt, dans „La crise de la culture“, rappelait que la culture devrait s'opposer à la „mentalité exclusivement utilitaire“, à l'„incapacité à penser et à juger une chose indépendamment de sa fonction“. Il n'en est rien! Dans ce contexte la notion même de „nation branding“ (culturel) est un nouveau pic dans le lien entre commerces (souvent douteux) et arts (serviles?).

Manipulations

En effet la logique infernale du capitalisme réellement existant entraîne la dépossession de la possibilité de produire par soi-même les conditions matérielles de son existence (et d'en développer les compé-

tences), d'où se dégagent d'un même mouvement le salariat et les entreprises auxquelles les salariés sont contraints de louer librement leur force de travail, n'a pu se perpétuer qu'à travers la dépossession de toute capacité politique effective en période „normale“ de fonctionnement de la société et de l'Etat capitalistes. Les salariés sont ainsi aliénés de toute possibilité de participer réellement, quotidiennement, de façon organisée et organique, aux processus de détermination des décisions collectives, produisant à la fois des masses de travailleurs-consommateurs politiquement atones et un Etat technocratique-spectaculaire œuvrant aux intérêts des seules entreprises et du patronat en tant que classe bourgeoise dominante. Le but ultime étant d'éradiquer définitivement toutes les expressions de révolte, de contestation, de lutte des classes.

Certes les instruments de „fabrication du consentement“, dont la culture dominante, sont plus doux que ceux des sociétés totalitaires, dans lesquelles la doctrine officielle de l'Etat ne souffre d'aucune contestation, sous peine de subir les affres des camps de concentration, des hôpitaux psychiatriques ou des escadrons de la mort. Mais le recours à la violence physique peut être inter-

prété comme le pendant de la déficience de la violence symbolique. C'est pourquoi la douceur (très relative) des gouvernements „démocratiques“ en période basse de conflits sociaux ne doit pas faire illusion, car elle traduit une plus grande puissance de leurs moyens de manipulation. Et „tout expert en endoctrinement confirmera, sans aucun doute, qu'il est beaucoup plus efficace de limiter toute pensée éventuelle dans un cadre de suppositions tacites, plutôt que d'essayer d'imposer une croyance explicite particulière à coups de trique“ (Noam Chomsky, „Ecrits politiques“). Cette efficacité tient à la conjonction de la liberté politique formelle accordée aux citoyens passés et à la capacité de l'Etat bourgeois de se soustraire à tout contrôle réel émanant de ces mêmes citoyens. La limitation étroite de l'offre politique, l'organisation des débats au sein du champ de pensée limité par les intellectuels organiques et les médias, souvent glauques, la domestication des institutions d'enseignement et des journaux d'opinion, permettent dans ce but de contenir les problématiques à un niveau de généralité secondaire qui cache un accord général sur les prémisses, élevées de ce fait au rang de vérités sacrées. Les critères qui servent à juger une situa-

tion donnée sont alors ceux-là mêmes qui sont établis par cette situation, de sorte que toute analyse est enclose et situe hors de toute discussion les conditions de son émergence.

„Objets culturels“ et loisirs

Pour régner il ne faut pas seulement diviser, mais manipuler en permanence! L'industrie capitaliste se doit d'intégrer dans sa logique accumulative et manipulatrice le temps libre qu'elle abandonne aux salarié(e)s, ce qui implique en particulier de transformer les „objets culturels“ en „objets de consommation“ et la „culture populaire“ en „industrie des loisirs“. Cette impérialisation de l'espace-temps sous tous les aspects se fait – notamment – à la pointe des baïonnettes que sont les médias sous contrôle et la presse caniveau (voir le Bildzeitung, le Daily Mirror ou autres torchons comme des exemples phares de cette aliénation et réification culturelles de la pensée et l'activité humaines). Le comportement de consommation, piloté par le marketing, ne concerne donc pas uniquement les produits et les gadgets marchands, ni les pseudo-programmes politiques, mais également l'ensemble des productions culturelles et de leurs conditionnements récréatifs.

Marchandisation totale de la culture

On peut proclamer haut et fort sur tous les tons que la culture ou l'information ne sont pas une marchandise comme les autres. C'est reconnaître du même coup qu'elles sont d'abord une marchandise, soumise à ce titre à la logique de la rentabilité marchande. Sur un marché où tout se vaut et s'équivaut, l'énorme accumulation de biens de consommation culturelle accompagne l'énorme accumulation de marchandises qui caractérise le capitalisme.

L'industrialisation et la commercialisation de la culture favorisent aussi une occidentalisation généralisée de la culture dans le monde, sa standardisation consumériste et son homogénéisation au détriment de la diversité esthétique et des cultures dominées. Parallèlement on assiste dans tous les pays industrialisés à une mise au pas sans précédent des médias et des journalistes. La privatisation des médias a abouti à la formation d'un redoutable complexe militaro-médiatico-financier (Maxwell, Bouygues, Bertelsmann...). On ne peut aujourd'hui plus s'aveugler sur la fonction de la culture et des médias. Néanmoins les sirènes idéologiques affirment que l'art et la culture sont par nature ou subversifs ou progressistes.

En intégrant l'analyse précédente sur l'occupation nécessaire de l'espace-temps

„libre“ des salariés par une culture manipulée et aliénante, dépolitisante, on a du mal à saisir quel grain de folie pousserait la bourgeoisie et son Etat à laisser simplement exister un secteur culturel „indépendant“, s'il était simplement subversif „par nature“. La réalité est donc bien plus crue : il faut occuper nos temps de loisirs en veillant à ce qu'on ne les consacre pas à prendre en mains nos problèmes, et faire de cette occupation une source juteuse de profit autant que d'aliénation, du „temps de cerveau disponible“ vendu à Coca-Cola, pour citer la formule de M. Le Lay, alors PDG de TF1 et un des nombreux prédateurs, vraies canailles, qui peuplent la basse cour du Capital. Bien sûr, pour l'essentiel, il a toujours existé dans les marges des productions subversives (elles sont même légions). Mais ce sont généralement des œuvres plus difficiles d'accès pour la grande masse des salariés conditionnées, alors qu'elles expriment souvent sous des factures multiformes les contradictions les plus profondes de la société bourgeoise et impérialiste.

La socialisation croissante des produits du travail intellectuel et la transformation rapide des moyens de production et de diffusion des savoirs et des œuvres aiguissent la contradiction entre la valeur d'usage et la valeur d'échange de la marchandise culturelle. On a ainsi pu voir le « patron » du Louvre se réjouir que le musée ait « appris à devenir une entreprise ». En vertu de quoi le gouvernement français a pu, en 2006, „franchiser“ la marque Louvre à Abou Dhabi en échange de pétrodollars et de l'obtention d'une base militaire !

En outre, comme tout objet de consommation soumis au processus de production à des fins exclusives de profit doit en permanence être consommé et renouvelé, la métamorphose des „objets culturels“ en marchandises aisément consommables sous forme de loisirs n'est possible que dans la mesure où ceux qui sont chargés de cette tâche „pillent le domaine entier de la culture passée et présente“ : „cela ne veut pas dire que la culture se répand dans les masses, mais que la culture se trouve détruite pour engendrer le loisir“ (Hannah Arendt, op.cit.). Cette mécanique d'instrumentalisation totale ne peut elle-même se maintenir que si le conditionnement des comportements humains parvient à éliminer toute source d'imprévisibilité et d'instabilité, c'est-à-dire s'il est fait „pour le monde des affaires humaines ce qui a déjà été fait pour le monde des objets produits par l'homme“, traitant ce dernier „comme un être entièrement naturel dont le processus de vie peut être manipulé de la même manière que tous les autres processus“ (H.Arendt, „Le concept d'histoire“).

Pendant des siècles la religion a joué le double rôle d'aliénation des esprits et de refuge devant la misère, l'exploitation ou la répression. Désormais, au sein du capitalisme mondialisé, trois autres opiacés

émergent avec force et jouent, au niveau socioculturel, un rôle similaire (mais non identique) : le sport, la publicité et les médias-spectacles, d'ailleurs étroitement imbriqués.

Si le capitalisme globalisé, néolibéral, tend à la marchandisation du monde, à la transformation de tout ce qui existe – la terre, l'eau, l'air, les espèces vivantes, le corps humain, les rapports sociaux entre les individus, l'amour, la religion – en marchandises, la publicité vise à vendre ces marchandises, en soumettant les besoins des individus aux nécessités du capital. Les deux systèmes participent du fétichisme de la marchandise, de la quantification monétaire de toutes les valeurs, de la logique d'accumulation à l'infini des biens et des capitaux, du matraquage permanent des esprits, de la culture mercantile de la « société de consommation ». La logique du système publicitaire et celle du mode de production capitaliste sont intimement liés et elles sont, toutes les deux, intrinsèquement perverses. La publicité pollue non seulement les paysages urbains et ruraux, mais aussi les mentalités ; elle bourre non seulement les boîtes aux lettres mais aussi les crânes des individus. Elle a mis sous sa coupe la presse, le cinéma, toutes les créations et activités culturelles, la télévision, la radio. Rien n'échappe à son influence dissolvante.

Médias et spectacles „culturels“

La „culture“ médiatique ou la médiatisation de la culture, des spectacles ne sont pas en reste. Guy Debord a montré de manière brillante et convaincante que le renouvellement technologique incessant du capitalisme et la fusion entre la dite économie de marché et les appareils étatiques avaient fait de la société spectaculaire intégrée une société du secret généralisé qui dissimule ce qu'il faut montrer et montre ce qu'il faudrait dissimuler, une société où le faux devient vrai en achevant de faire disparaître l'opinion publique au profit des sondages d'opinion, de l'audimat, des vidéo-clips, des reality-shows et autres manipulations virtuelles par spots publicitaires, de la culture geek internet, une société enfin où le présent perpétuel, l'évanescence, l'éphémère, l'effervescence „postmoderne“ dissimulent mal le vide abyssal que cherchent à remplir tant bien que mal les managers de l'information inessentielle, les directeurs des ressources ludiques et autres ingénieurs de l'âme et du corps. C'est très exactement dans ce contexte d'un présent perpétuellement faux, d'un secret jamais révélé que s'inscrit aussi le spectacle médiatico-culturel, phagocyté par la marchandisation. „La construction d'un présent où la mode elle-même, de l'habillement aux chanteurs, s'est immobilisée, qui veut oublier le passé et qui ne donne plus l'impression de croire en un

avenir, est obtenue par l'incessant passage circulaire de l'information, revenant à tout instant sur une liste très succincte des mêmes vécus, annoncées passionnément comme d'importantes nouvelles ; alors que ne passent que rarement, et par brèves saccades, les nouvelles véritablement importantes, sur ce qui change effectivement" (Guy Debord, „La Société du Spectacle“).

Accentuation des contradictions

Cette fantasmagorie avec ses événements superlatifs n'est en fait, comme l'a aussi souligné Theodor W. Adorno, qu'un ensemble „d'activités illusoires et superficielles, de satisfactions de substitution institutionnalisées“, de produits publicitaires diffusés par l'appareil médiatique mondialisé pour promouvoir à tous les niveaux une réponse marchande, mercantile, à l'ennui, à la routine, au temps „libre“ de l'existence au sein du capitalisme avancé. „L'ennui est la réaction à la grisaille objective. Il en va de l'ennui comme de l'apathie politique. La raison la plus juste est le sentiment parfaitement justifié des masses que leur participation à la politique, pour laquelle la société leur abandonne une certaine latitude, ne leur permet pas de changer grand-chose dans leur existence, quel que soit le régime en vigueur“ (Th. W. Adorno, „Modèles critiques“). Cette apathie politique est à la fois conséquence, but et moteur de l'aliénation tous azimuts dans les sociétés infectées par

le capitalisme mondial. Elle constitue une *conditio sine qua non* de la perpétuation de la domination culturelle de la bourgeoisie et des bases du „consensus“ octroyé aux masses populaires exploitées, dominées et imprégnées du fétichisme de la marchandise.

Il n'est pas étonnant que le coup de tonnerre de la crise financière de 2008 et de la crise économique structurelle qui perdure ait à la fois opéré une certaine mise à nue de la propagande médiatisée des classes dominantes et suscité en même temps une véritable explosion des différentes méthodes et des multiples mécanismes de contrôle social et d'aliénation. Jamais les sports, les fondamentalismes religieux, la médiatisation à outrance, l'invasion publicitaire, les spectacles clinquants et pléthoriques, les cultes « people » ou la culture geek n'ont atteint de tels sommets et excès nauséabonds.

Très certainement aussi pour des raisons financières et économiques : ces domaines étant des lieux privilégiés d'investissement ultra-profitables, non-productifs et de blanchiment de l'argent issu des spéculations financières, du trafic de drogue, des détournements de fonds, de la corruption galopante. Cependant, dans le cadre du sujet traité dans cet article, c'est bien la dimension de contrôle social, d'aliénation des esprits, de manipulation tous azimuts qu'il faut souligner. Alors même que son pouvoir, son idéologie et les différentes strates de la culture dominante de la bourgeoisie et de ses sbires sont gravement écornés, alors même que la crise accentue le chômage, la précarité, la pauvreté ainsi que les attaques

contre les droits sociaux et démocratiques et poussent des millions de travailleurs mobilisés dans la rue et aux grèves dures, les thuriféraires du capitalisme et des classes dominantes se doivent de démultiplier leurs efforts d'aliénation et de réification des mentalités, des esprits et des comportements de la grande masse de la population, afin de l'encadrer par les bulles de la nébuleuse culturelle dominante.

Contrairement à bien des organisations de la gauche dite alternative ou „autre gauche“, focalisées sur leurs résultats électoraux et le parlementarisme, la bourgeoisie et ses commis ont mieux compris une leçon fondamentale : la grande majorité des citoyens salariés n'acquiesce la conscience politique et de contestation durable que par l'action et les mouvements de masse, autonomes par rapport aux institutions du pouvoir.

Or ces mobilisations émaillent désormais le quotidien, du moins dans certains pays capitalistes essentiels. Ce qu'il leur faut donc éviter à tout prix, que ce soit par la „société du spectacle“, les médias pervers, les manipulations ou par la répression, c'est l'éruption massive de l'immense potentiel subversif que serait – ce que les (authentiques) marxistes ont avec raison analysé et mis au centre de leur dispositif stratégique depuis belle lurette – l'émergence d'une conscience de classe politique indépendante, fondée sur les actions et mouvements d'auto-organisation, de contrôle ouvrier et citoyen, et donc aussi et notamment, d'une culture autonome, alternative, non-marchande, non-mercantile.



Culture et „Nation branding“

Comment mieux vendre son pays?

Michel Decker

Un logo, un „branding“, une image de marque servirait à mieux vendre son pays, paraît-il. Mais pourquoi vendre son pays? Et à qui le vendre? Difficiles questions.

A première vue, il ne s'agit pas de vendre le pays tel quel. Il ne s'agit pas de céder le canton de Clervaux à un demi-frère du sultan du Koweït. Vendre son pays veut dire vendre les produits et services de ce pays. Comme, p. ex. il y a 50 ans, vendre un maximum d'acier de l'Arbed. Ou encore un maximum de semaines de vacances le long de la Sûre à nos voisins néerlandais. Aujourd'hui, l'Arbed n'existant plus et nos voisins du Nord préférant les bords de la Méditerranée, nous vendons les services de la place financière luxembourgeoise. Mais on peut se poser la question suivante: Les grandes sociétés transnationales qui aiment bien réduire à un strict minimum les impôts à payer, sont-elles attirées au Luxembourg par un logo? Non, probablement pas. Les grandes sociétés fiduciaires du genre PwC savent parfaitement quelles démarches entreprendre, et à quel endroit, afin de servir au mieux leurs clients. Les services offerts dans ce domaine sont plutôt du genre discret. N'a-t-il pas fallu l'incident du „Luxleaks“ pour que le citoyen normal en apprenne sur la petite officine gérée par un Marius Kohl, à la Direction Générale des Impôts? Ce fonctionnaire, quasiment disparu depuis, a signé des préaccords d'imposition avec des grandes sociétés multinationales afin que celles-ci payent un tout petit impôt au Luxembourg. Par contre, dans plein d'autres pays, elles ne payaient plus rien. De Marius Kohl est la phrase suivante: „The work I did definitely benefited the country, though maybe not in terms of reputation.“ (Wall Street Journal 21.10.2014). Donc, un „nation branding“ avec nouveau logo pour améliorer la réputation du pays?

Naomi Klein

Aux personnes averties, le terme de „logo“ dans ce contexte fait venir à l'esprit son contraire, c. à d. le „NO LOGO“, livre de Naomi Klein, publié en 2000. C'est avec ce livre que la journaliste et auteure canadienne est entrée sur la scène des critiques d'une globalisation malfaisante. Son „NO LOGO“ était suivi par le best-seller „The shock doctrine“, en 2007, un incontournable pour qui veut mieux comprendre le fonctionnement de notre monde, ainsi

qu'en 2014 sa recherche sur le changement climatique: „This changes everything. Capitalism vs. the climate“. Mais restons avec le „NO LOGO“. Naomi Klein montre que les sociétés multinationales considèrent le marketing de leur marque comme plus important que la fabrication des produits. Ainsi, si le nom de Marlboro est bien établi, on peut vendre non seulement des cigarettes sous ce sigle, mais des vêtements et plein d'autres choses. Elle nous met en garde contre trois points importants. D'abord, l'intrusion agressive de la publicité dans notre espace quotidien. Un point qu'elle relève est la reddition de la culture et de l'éducation devant le marketing. Ensuite, sous le chapitre „No choice“, elle déplore que la promesse d'un choix culturel plus grand a été trahi par les forces de fusion, de „franchising“ prédateur, de synergies et de censure au sein des groupes. Elle y pense à la domination du marché par le groupe Wal-Mart aux USA, l'invasion agressive par des chaînes comme Starbucks, et certains groupes, comme Disney, ouvrant leurs propres chaînes en excluant les concurrents. La partie „No jobs“ examine le marché du travail qui crée des relations plus tendues entre employeur et employé, les délocalisations, le temps partiel et l'auto-emploi. La délocalisation des emplois de fabrication pousse les travailleurs dans les emplois de service qui du coup sont mal payés, sans stabilité ni sécurité, alors que les bénéfices ne cessent d'augmenter pour les multinationales aux logos mondialement connus. Dans sa partie finale, Naomi Klein décrit comment elle découvre des activités qui se tournent contre les multinationales. Elle y trouve les germes pour une alternative à la domination des entreprises, ces entreprises qui réduisent les citoyens en consommateurs.

Luxembourg

C'est donc devant cet arrière-plan que l'on peut regarder les efforts d'un pays à se donner une belle

image de marque. Ainsi les USA, malgré leur responsabilité pour des dizaines de millions de morts depuis la deuxième guerre mondiale, gardent pour beaucoup de gens cette aura du pays de justice et de liberté. Une industrie de l'emprisonnement perverse qui génère un taux d'emprisonnement des plus élevés au monde n'y change rien. Israël fait des efforts énormes pour corriger son image de marque défaillante dans le monde en se présentant comme un pays ouvert et d'évasion récréative, et non pas comme pays colonisateur, occupant et tortionnaire. L'image de l'émergence d'une société d'apartheid est combattue par des moyens importants dans le cadre du „nation branding“, par la „hasbara“, la propagande. Ainsi, le Luxembourg veut se donner également une image qui n'est pas celle d'un paradis fiscal. Et c'est bien compréhensible. Un des sujets préférés de notre gouvernement est de mettre en avant notre sensibilité vis-à-vis des pauvres de ce monde et notre générosité à leur égard. N'offrons-nous pas plus de 1% de notre PIB pour l'aide au développement dans les



Naomi Klein, auteur de NO LOGO (photo: TorontoStar)



Gordian Troeller et Marie-Claude Deffarge: grands reporters infatigables (photo : troeller-deffarge.com)

pays pauvres, ou plutôt pays appauvris? Appauvris, car notre place financière, ensemble avec d'autres bien sûr, est impliquée dans le recel de l'argent détourné dans ces pays. De sorte qu'en fin du compte, notre soi-disant générosité est plutôt généreuse vis-à-vis de nous-mêmes, étant largement bénéficiaires à la fin de la journée. Le chercheur Rainer Falk l'avait montré dans une étude en 2009, pour l'ONG ASTM. L'étude a dû être retirée sur intervention du chef de gouvernement de l'époque, M. Juncker. Une autre étude pour le gouvernement norvégien, avec des résultats similaires, n'a pas été retirée, heureusement.

Nous sommes aussi un pays d'entrepreneurs et d'innovateurs, et nous essayons d'attirer chez nous d'autres innovateurs; surtout depuis que nous avons une université nationale. Ceci mérite le plus grand respect. Pensez donc! Un pays d'innovateurs, de créateurs de „start-up“, alors que 90% de ses nationaux n'ont qu'un rêve: avoir un bon poste dans les services publics et assimilés, et cela pour la vie! Cela tient du miracle.

Mais nous sommes aussi un pays paisible et nous sommes pour la paix. Nous sommes membres de l'OTAN qui est impliquée dans des guerres, en parfaite violation du droit international. Il suffit sans doute de travailler encore un peu le logo de l'OTAN comme organisation de défense de nos valeurs occidentales.

Et nous vivons en toute sécurité au Luxembourg, si l'on oublie la série d'une vingtaine d'attentats terroristes des années 1985, toujours non élucidés. On pourrait même croire qu'il existe une volonté obstinée de couvrir ces crimes, à en juger d'après les accès d'amnésie en série dans les plus hauts rangs des responsables. Le procès est

d'ailleurs toujours interrompu ; jusqu'aux calendes grecques? Donc oui, il y a des raisons de peaufiner un peu l'image de marque du pays.

Culture

Sur le plan culturel, nous avons heureusement de bons représentants, de niveau international. Et nous espérons que nos artistes soient dûment soutenus, même s'ils ne suffisent pas pour nous décerner une image de marque d'un pays producteur de culture à grande échelle. D'ailleurs, à quoi bon? Une bonne moyenne est bien ce qu'il faut. Nous ne serons jamais un deuxième Hollywood, unique de par ses moyens et sa puissance. Un petit regret nous reste cependant concernant la création culturelle au Luxembourg. Il existe une œuvre internationale extraordinaire d'un Luxembourgeois, trop peu connue au pays. Nous voulons parler de Gordian Troeller, né le 16 mars 1917, mort en 2003 à Hambourg, dont l'œuvre est la preuve qu'un Luxembourgeois peut avoir une vue lucide, critique et juste du monde, et cela des années-lumière avant d'autres. Ensemble avec sa partenaire, Marie-Claude Deffarge, ils forment un couple de grands reporters pendant de longues années. „En 1952, ils se rendent en Iran, ce qui donne lieu en 1956 à la publication d'un livre de photos. De 1959 1971 ils deviennent grands reporters de presse écrite pour la revue allemande „Stern“, mais aussi pour d'autres journaux comme Le Monde Diplomatique, Paris-Match et l'Observer. Ils couvrent l'actualité du monde et plus particulièrement les luttes de libération“ (1) Leurs nombreux documentaires (plus de 70!) sont groupés se-

lon les thèmes: Grands reportages; Au nom du progrès; Planète des femmes; Les enfants du monde. On a pu voir au mois d'avril deux de leurs documentaires à la Cinémathèque de Luxembourg. Et on a pu se rendre compte que leurs analyses d'il y a plus de trente ans sont toujours valables. „On ne peut qu'espérer que leur travail, original autant que décapant, soit redécouvert, en particulier par les jeunes générations, car à bien des égards il nous donne les clefs pour comprendre le présent.“ (1) Et Gordian Troeller serait sûrement un grand enrichissement pour l'image de marque de notre pays en montrant que tous les Luxembourgeois ne sont pas prêts à s'adapter au système économique qui tue (dixit le pape François), en échange d'un bon salaire et d'une retraite confortable.

Des incultes?

Pour terminer, et en relation avec la France, un extrait du blog d'un „Cincinnatus“ (cincivox.wordpress.com) qui s'inquiète des incultes qui nous gouvernent: „Quel chemin parcouru, génération après génération, dans ce qui ressemble à une course au vulgaire. Sans remonter jusqu'à des temps mythologiques, contentons-nous d'observer cette incroyable Ve République et ses monarques successifs. Le Général, homme de plume et d'épée, le normalien banquier-poète Pompidou, le lettré florentin Mitterrand et même l'ingénieur Giscard ou le faussement grossier Chirac qui préférait cacher sa passion des cultures dans sa part d'intime: chacun à sa manière a chéri la culture. ... Ces hommes pouvaient bien s'affronter sur tous les sujets, un consensus les frappait d'évidence: quelles que fussent les économies à promettre, incontinents, pour se faire élire, tous s'accordaient à ne pas toucher aux budgets de l'éducation ni à diminuer le nombre des enseignants. Sainte lucidité !

Et puis, tout a basculé avec la génération suivante: celle des gestionnaires. Le mépris de la culture a accompagné l'idolâtrie du dieu-pognon.“

Espérons qu'après les présidents Sarkozy et Hollande, le nouveau, Macron, pur produit du marketing politique à très haut niveau, ne fasse pas trop de dégâts à la France. Car du côté Allemand qui veut dompter les non Allemands en les soumettant de force à leur „Leitkultur“, selon le ministre de l'Intérieur de Maizière, il ne faut pas attendre des lumières. Les gestionnaires y sont à l'œuvre depuis longtemps déjà.

(1) Aucun respect pour les vaches sacrées. Entretiens avec Marie-Claude Deffarge et Gordian Troeller. Editions: A plus d'un titre 2017

Dirigent und Festspielleiter Marcus Bosch über die Opernfestspiele Heidenheim

„Es gibt sie noch, die Tradition des Entdeckens!“



copyright Ulf Kentz

Alain Steffen

Am 17. Juni beginnen die Opernfestspiele Heidenheim, ein Festival, das sich in den letzten Jahren zu einem der interessantesten und innovativsten in Deutschland entwickelt hat. Unser Mitarbeiter Alain Steffen hat sich mit dem Festspielleiter und Dirigenten Marcus Bosch unterhalten.

kulturissimo: Marcus Bosch, Sie sind seit 2009 künstlerischer Direktor der Opernfestspiele Heidenheim. Eine Position, die sie zusätzlich zu ihrer Stelle als GMD am Staatstheater Nürnberg übernommen haben. Worin besteht für Sie der Reiz der Opernfestspiele Heidenheim?

Marcus Bosch: Der Reiz ist ganz klar das Festival selbst. Wie bei jedem Festival kann man hier in einem ganz anderen Ambiente arbeiten; die Atmosphäre und die Arbeitsweise sind sehr verschieden von denen an einem Opernhaus. Und mich interessiert der Spagat, einerseits publikumsorientiert zu arbeiten und andererseits, neue, experimentelle Dinge auszuprobieren. Dabei legen wir natürlich einen besonderen Wert auf anspruchsvolle Produktionen in der besonderen Location in Heidenheim, für die wir dann auch avancierte Regisseure engagieren. Anders als das bei Produktionen am Opernhaus möglich ist, versuchen wir alle Mitwirkenden so auszusuchen, dass sie zu

unserem Projekt passen und es mittragen.

„k.“: Nach welchen Gesichtspunkten stellen Sie denn das Programm zusammen?

M.B.: Wie schon gesagt, sehr wichtig für uns ist es, dass die Opernfestspiele Heidenheim ein populäres Festival bleiben. Ein populäres Festival, das allerdings mit innovativen Produktionen und einem hohen Niveau allen künstlerischen Ansprüchen Rechnung tragen soll. Eine andere Achse ist das Orchester, das mit acht ersten Geigen ein typisch klassisch besetztes Orchester ist. Unsere Cappella Aquileia, wie das Festspielorchester heißt, definiert dann auch das Repertoire. Im symphonischen Bereich erarbeiten wir uns momentan die Werke von Robert Schumann und Johannes Brahms, im Bereich der Oper steht der frühe Verdi im Mittelpunkt. Ich denke, eine unserer Stärken liegt darin, dass wir mit hochkarätigen Produktionen eher unbekannter Werke punkten können. Und wenn sie sich unsere Auslastung ansehen, die bei nahezu 100% liegt, so zeigt das doch, dass das Publikum neugierig und durchaus offen für Neues ist.

„k.“: Während des Festivals gibt es auch eine Produktion für Kinder und Jugendliche. Das zeigt doch, dass man auch ein jüngeres Publikum durchaus für Oper begeistern kann.

M.B.: Ja, diese Jugendprogramme haben

wir schon länger im Gepäck und wir versuchen nun, sie zu intensivieren. Das Interesse und der Zulauf sind enorm. Ich glaube sogar, für dieses Jahr sind alle dreizehn Vorstellungen von Tortuga bereits ausverkauft. Wie der Titel sagt, handelt es sich um ein Piratenstück. In jedem Jahr versuchen wir, einen Bezug zum Hauptwerk, in diesem Jahr Richard Wagners Der fliegende Holländer, herzustellen. Wir sind auch sehr froh darüber, dass die Schulen in Heidenheim mit uns zusammenarbeiten und die Kinder sehr gut auf die Vorstellung vorbereiten. Das Interesse der Kinder ist da, aber es ist irgendwie traurig, dass in den letzten Jahren die Fächer Kunst und Musik quasi aus dem Schulprogramm verbannt worden sind. Momentan konzentrieren wir uns auf die Stadt Heidenheim, wir wollen aber in Zukunft auch die Schulen und Kinder aus der ländlichen Region um Heidenheim miteinbinden.

„k.“: In diesem Jahr steht neben dem Fliegende Holländer auch die unbekannte Verdi-Oper Un giorno di Regno auf dem Programm. Was darf sich das Publikum erwarten?

M.B.: Ich will natürlich nicht zu viel verraten. Wir werden den Holländer in der Fassung ohne Erlösungsmotiv spielen. Un giorno di Regno ist neben Falstaff Verdis einzige komische Oper; im Gegensatz zu Oberto, den wir im Vorjahr aufgeführt haben, geht Verdi hier noch einen Schritt in Richtung Donizetti zurück und bringt auch wieder das Cembalo mit ins Spiel. Was jetzt die Verdi Opern generell betrifft, so wollen wir die ersten neun zur Aufführung bringen und berufen uns jeweils auf die Aufführungstradition mit kleiner Besetzung. Darüber hinaus bin ich sehr glücklich, zwei so großartige Regisseure wie Georg Schmedleitner für den Holländer und Barbora Horáková Joly für Un giorno di Regno.

„k.“: Im letzten Jahr hat gerade Verdis Frühwerk Oberto in Heidenheim einen regelrechten Triumph erlebt. Trotzdem, ist es für ein kleines Festival wie das Ihre nicht ein Risiko, gerade solche unbekannten Opern in seinen Mittelpunkt zu stellen?

M.B.: Also zuerst einmal waren wir selbst von diesem Erfolg überrascht. Aber es zeigt doch, dass es beim Publikum noch etwas sehr Wichtiges vorhanden ist: Es gibt sie nämlich noch, die Tradition des Entdeckens! Und das stimmt uns optimistisch. Ich denke, für diesen Erfolg sind einerseits die wunderbaren Sänger, aber auch die hervorragende Regiearbeit von Tobias Heyder verantwortlich. Wer die



Heidenheimer Open-Air Bühne kennt, der weiß, dass wir hier keine enormen Möglichkeiten haben. Und das ist auch gut so. Wir machen aus der Not eine Tugend, so dass sich der Regisseur wirklich auf das Wesentliche konzentrieren muss. Bei uns ist demnach wirkliche Personenregie angesagt, Requisiten gibt es nur wenige und das Bühnenbild ist zweitrangig. Die Fantasie der Menschen soll angespornt werden. In großen Opernhäusern versucht man oft, den Zuschauer mit enormen Bühnenbildern und allerlei technischem Schnickschnack zu verführen. Ehrlich, wann bleibt einem da schon die Personenregie im Gedächtnis? Wenn wir heute von Inszenierungen sprechen, die uns im Gedächtnis geblieben sind, so sind das meistens nicht die mit einer psychologisch durchdachten Personenregie, sondern die, uns mit visuellen Effekten betört haben.

„k.“: Ihre sehr erfolgreiche Oberto-Produktion vom Vorjahr ist nun auch auf SACD erschienen und zeigt sehr deutlich, dass man auch ohne die großen Stars erstklassige Oper machen kann.

M.B.: Wissen Sie, ich denke, die Zeit der großen Stars, so wie wir sie früher kannten, ist vorbei. Wen gibt es denn? Anna Netrebko, Elina Garanca und Jonas Kaufmann, dann sind wir schon durch. Früher gab es regelrechte Sängerfamilien, die gemeinsam für Projekte standen. Es gab die Karajan-Familie, die Bernstein-Familie, die Solti-Familie, die Böhm-Familie. Es waren individuell herausragende Sänger, die es damals noch mit einer ganz anderen Musikpolitik zu tun hatte. Die Schallplattenproduktionen standen im Mittelpunkt und

hatten damals auch noch eine wirkliche künstlerische Bedeutung. Die Agenturen und Verantwortlichen Produktionsleiter verstanden etwas von den Sängern und von der Musik. Heute ist das anders. Heute gibt es in den Produktionsfirmen keine Spezialisten mehr, sondern nur noch Manager.

Die Vermarktungsstrategien haben sich komplett geändert. Heute ist das Dekolleté meistens wichtiger als die Stimme. Was dazu führt, dass Sänger falsch in das Repertoire eingeführt werden und ihre Stimmen relativ schnell kaputt gemacht werden. Rolando Villazon ist ein trauriges Beispiel dafür, wie schnell eine wunderbare Stimme verschlissen werden kann. Verstehen Sie mich jetzt nicht falsch. Es gibt tatsächlich eine Unmenge an hervorragenden Sängern, die keine Stars sind und sich diesem Vermarktungsprozess widersetzen. Und solche hervorragende Sänger wollen wir auch für unsere Produktionen gewinnen.

„k.“: Kann man Heidenheim als Ensembletheater bezeichnen?

M.B.: Nein, das wäre sicherlich nicht richtig. Ein Ensembletheater definiert sich durch sogenannte Mischsänger; es sind Alleskönner, die sowohl Mozart, wie Donizetti, Verdi und Wagner singen. Aber in den seltensten Fällen sind es wirklich „ideale“ Sänger. Und wir suchen die idealen Sänger für diesen oder jenen Komponisten resp. für diese oder jene Rolle. Als Festival können wir uns diesen Luxus leisten. Und die Sänger, die wir dann engagieren, können sich voll und ganz auf ihre Rolle konzentrieren und müssen nicht, wie in einem Opernhaus, heute Tamino und morgen Othello singen.

„k.“: Neben der Mitwirkung der Stuttgarter Symphoniker hat Heidenheim nun seit 2011 sein eigenes Festspielorchester. Was können Sie uns über dieses Orchester und seine Musiker sagen?

M.B.: Das Bayreuther Festspielorchester hat es uns vorgemacht und auch Claudio Abbados Lucerne Festival Orchestra sowie das von Riccardo Muti gegründete Orchestra Cherubini zeigen ganz deutlich, zu was für Leistungen diese ad-hoc Klangkörper fähig sind.

Es sind Orchester, die zu einem bestimmten Zweck gegründet wurden und die alle eine gewisse Idee transportieren. Vor allem sind es Orchester, deren Musiker einzeln ausgewählt wurden, weil sie genau das vermitteln, was der Dirigent und Gründer beabsichtigt. Abbados sogenannte Orchester der Freunde zeigt es vielleicht am besten. Die Musiker des Lucerne Festival Orchestra beispielsweise waren alle Freunde und Bekannte, Wegbegleiter und Impulsgeber von Abbado selbst. Und er hat sie um sich versammelt, um ganz spezielle Projekte auf allerhöchstem Niveau zu verwirklichen.

Und das ist auch unser Ansatz. Ich wähle die Musiker persönlich aus und meistens sind es tatsächlich Künstler, die aus den verschiedenen Orchestern von Aachen, Saarbrücken und Nürnberg her kenne, die ich schätze und mit denen ich mich künstlerisch verbunden fühle.

Es sind Musiker, die einfach Lust am besonderen haben. Wir wollen in Zukunft aber auch vermehrt überregional arbeiten und Heidenheim und die Cappella Aquileia fest in der musikalischen Szene positionieren.

Feuilleton: "Fuchs im Aufzug"

Asia Delight

Georges Hausemer

"Da ist etwas, um das wir uns kümmern müssen", sagte die Ärztin.

Vera nickte. Ihr Kopf war so schwer, dass er leicht nach vorne kippte. Für einen kurzen Augenblick schloss sie die Augen. Gleichzeitig atmete sie einmal tief durch.

Zum Abschied drückte ihr die Ärztin ihr Visitenkartchen in die Hand:

"Bis zum nächsten Mal."

Vera ging wie auf Watte. Schon seit Stunden rumorte in ihr eine dumpfe Lust auf Marzipan.

Ihr Wagen parkte in einer Seitenstraße, vor einer Metzgerei. Es war kurz nach eins, der Laden hatte geschlossen. Das Richtige für sie gäbe es dort sowieso nicht zu kaufen.

Bevor sie den Motor anließ, rief Vera ihre Mutter an. Deren Stimme hörte sich flach an.

"Ist etwas passiert?", fragte Vera.

Keine Reaktion.

Dann: "Na, was wohl?"

Die Mutter schien ein Schluchzen zu unterdrücken.

"Komm!", munterte die Tochter sie auf. "Es ist alles in Ordnung."

Betty, Veras beste Freundin, hob nicht ab. Sie hinterließ keine Nachricht auf der Mailbox. Sie nahm sich vor, es später noch einmal zu versuchen, vielleicht.

Kurz darauf fuhr sie los. Die Ampel an der großen Kreuzung stadtauswärts sprang auf Rot. Erste Regentropfen. Genau gegenüber, an einer Fassade voller hässlicher grauer Schleier, blinkte eine von flackern den Sternchen umrahmte Neonröhre mit dem Schriftzug Asia Delight. Noch bevor es grün wurde, nahm der Regen zu. Die Scheibenwischer schalteten sich von selbst ein. Vera bückte sich ein wenig nach vorn, um die Situation besser einschätzen zu können. Ein Stück weit die Straße hinunter

schien es einen freien Parkplatz zu geben. Es sei denn, es handelte sich um eine Hauseinfahrt, was aus der Entfernung nicht genau auszumachen war.

Nach mehreren Anläufen stand der Wagen an der richtigen Stelle. Für einen kurzen Moment lehnte Vera die Stirn gegen das Lenkrad, das sich kalt und schal anfühlte.

Im Kofferraum lag ein Schirm, immer. Für alle Fälle. Mit großen Schritten eilte Vera in Richtung Asia-Imbiss. Dort angekommen, hielt sie enttäuscht inne. Ein schlichter Raum mit zwei Tischen, einer Glastheke und dahinter die Kochstelle, die nicht sonderlich sauber wirkte. Zudem stand, trotz der feuchten Kälte, die Eingangstür offen; ein hölzerner Keil steckte zwischen dem Türblatt und dem rissigen Linoleumboden. Eine weitere Tür führte nach hinten, auch sie einen Spalt breit geöffnet. Es war unangenehm kühl in dem winzigen, karg eingerichteten Restaurant. Es roch nach verbranntem Fett und übergelaufener Kokosmilch. Und es herrschte Durchzug. Der Mann, der an den Töpfen, Pfannen und Woks hantierte, trug eine Jacke aus Ballonseide; seine Baumwollhose war Teil eines anderen Trainingsanzugs. Er sah seine Kundin schräg von der Seite an, als diese nach kurzer Überlegung gebratene Nudeln mit Ei und Hähnchenfleisch bestellte.

"Und ein Mineralwasser, bitte", fügte Vera hinzu.

"Kein Wasser", erwiderte der Imbissbetreiber. "Nur Bier, Cola und Tee."

Vera entschied sich für eine Dose Eistee mit Pfirsichgeschmack. Die halbe Sitzfläche des Stuhls reichte ihr. Den nassen Schirm legte sie auf den Boden neben ihre Füße. Dort bildete sich im Nu eine Pfütze.

Die Tischplatte klebte noch von Veras Vorgängern. Holzstäbchen mussten extra bezahlt werden. Aus drei nebeneinandertehenden Gasherden schlugen Flammen empor. An der Wand über Veras Tisch hing ein Foto der Halong-Bucht im Sonnenuntergang. Ansonsten keinerlei Dekoration. Aber am unteren Rand des Bildes waren festgetrocknete Spritzer von Suppen oder Saucen auszumachen; das Papier des grobkörnigen Abzugs hatte sich an den Ecken leicht eingerollt.

Vorsichtig setzte Vera die Getränkedose an. Zuerst schmeckte der Eistee erfrischend. Dann legte sich ein unangenehmer Hauch Zucker auf Zunge und Gaumen. Die Pfirsiche mussten überreif gewesen sein, als sie verarbeitet wurden.

Vera schaute ein paar Mal neugierig zur Theke hinüber. Der Koch in der Trainingsjacke drehte ihr den Rücken zu, so dass sie



Foto: Susanne Jaspers

seine einzelnen Handgriffe nicht genau erkennen konnte. Gerne hätte sie gewusst, wie ihre Bestellung zubereitet wurde, was alles hinein kam, in welchem Geschirr man asiatische Nudeln am besten brät und wann endlich alles zusammengemischt wird.

Von ihrem Platz aus sah Vera die Asia Delight-Leuchtreklame spiegelverkehrt. Während des Wartens schrieb sie Betty eine SMS. Dabei lag die Hand, die das Handy hielt, auf ihren Knien. Ihr Blick war gesenkt. Andernfalls hätte sie das Kätzchen, das an der Wand entlang zur Tür und hinaus auf den Bürgersteig huschte, vermutlich gar nicht bemerkt. Sie überlegte nicht lange, bevor sie ihre Kurznachricht abschickte.

Es kam kein weiterer Gast, weder um am zweiten Tisch Platz zu nehmen, noch um sich rasch etwas zum Mitnehmen zubereiten und schließlich in die dafür vorgesehenen Schälchen einpacken zu lassen.

“Bitte jetzt!”, rief plötzlich der Mann hinter dem Tresen, ohne den Kopf zu heben. Oder: “Bitte sehr!”

Vera hatte ihn nicht deutlich verstanden. Doch sie begriff, dass sie sich ihren Teller und das in eine Papierserviette gewickelte Besteck selbst holen und an ihren Tisch tragen musste. Die Sitzfläche ihres Stuhls fühlte sich endlich etwas angenehmer, ein wenig wärmer an. Allerdings musste sie noch einmal aufstehen, um an der Theke nach Chili-Sauce zu fragen.

Wortlos reichte der Asiate ihr das Gewünschte.

Während Vera aß, dümpelten in der malerischen Halong-Bucht die traditionellen Dschunken. Massive Bambusstäbe hielten die Stoffbahnen der gewaltigen Segel zusammen.

Die Nudeln dampften heftig und schmeckten überraschend herzhaft, auch das Fleisch war schön scharf angebraten. Dazu passten die bissfesten Möhrenstreifen und die knackigen Sojasprossen vorzüglich. Stücke von frischen Kräutern waren ebenfalls untergemischt. Die Korianderblätter verliehen dem Gericht einen angenehmen exotischen Geschmack.

Vor Jahren war Vera selbst einmal in der nordvietnamesischen Bucht gewesen, zusammen mit ihrem damaligen Mann. Sie konnte sich noch genau an das Knirschen und Krächzen des alten Gestänges erinnern. Lange vor dieser Reise, noch zuhause, hatten sie großartige Fotos von schwimmenden Dörfern, geheimnisvollen Tropfsteinhöhlen und Fledermausgrotten gesehen, wunderbare Reportagen von unbewohnten Inseln gelesen, von der Legende gehört, nach der die Bucht durch einen Drachen entstanden ist, der in den Bergen am Meer lebte und eines Tages zur Küste lief und dabei mit seinem Schwanz tiefe Furchen in das Land zog, das vom Meer überflutet wurde, nachdem der Drache ins Wasser abgetaucht war.

Kurzbiografie

Georges Hausemer, Jahrgang 1957, lebt als Autor, Reiseschriftsteller, Übersetzer und Zeichner in Luxemburg, dem baskischen San Sebastián und in einem Dorf in der Nordeifel. Zuletzt erschienen der Erzählband “Fuchs im Aufzug” sowie das gemeinsam mit Susanne Jaspers verfasste Reisebuch “Luxemburg. Das einzigartigste Großherzogtum der Welt” (beide 2017 im Verlag capybarabooks). Der Autor bekam kürzlich den “Batty Weber-Preis 2017” für sein Gesamtwerk zugesprochen.

Daraufhin war ihre Entscheidung schnell gefallen. Über ein Reisebüro buchten Vera und ihr Mann eines der kleinen Segelboote, für sich ganz alleine, für eine Nacht und zwei halbe Tage. Als sie am Hafen ankamen, waren überall schwitzende Menschen, laute Maschinen und Müll. Nach Sonnenuntergang versuchte das Personal auf der Dschunke ihnen immer mehr, immer wertlosere Souvenirs und angeblich vietnamesische Handwerkskunst zu verkaufen. Am Ende blieb ihnen nichts anderes übrig, als rasch ein Paar wertlose Ohringe und eine überteuerte Perlenkette zu erstehen und sich bereits kurz nach neun Uhr abends in ihre Kajüte zurückzuziehen, die fensterlos und höchstens sechs Quadratmeter groß war.

Im Jahr darauf besuchten Vera und ihr Mann ein von lauten, übergewichtigen Touristen überlaufenes Land in Zentralamerika. Noch ein Jahr später wurden sie geschieden.

Vera aß langsam. Der Regen hatte nicht nachgelassen. Sie war nicht in Eile, im Gegenteil. Sie fragte sich, ob es vielleicht noch etwas zu erledigen gab, zu dem sie die ganzen Tage und Wochen zuvor nie gekommen war. Nicht zu vergessen das Marzipan, natürlich. Bestimmt gab es in der Nähe eine Bäckerei. Die würde ihr nächstes Ziel sein.

Das Nudelgericht war in der Tat ein Genuss gewesen. Gerne hätte sie noch mehr davon gegessen, aber sie konnte nicht mehr. Sogar ihre Eistee-Dose hatte sie komplett geleert. Zufrieden seufzend fuhr sie sich mit der dünnen Papierserviette über den Mund. So wie sie sich vorhin Teller und Besteck am Tresen geholt hatte, setzte sie die Sachen nach dem Essen auch wieder dort ab.

“Was macht das?“, fragte sie den Chef und bedankte sich ausdrücklich für die leckere Speise.

“Füwanzick“, lautete die Antwort.

Zum ersten Mal sah Vera die schmalen, stumpfen Augen des Imbissbetreibers.

“Fünf Euro zwanzig?“, fragte sie, unsicher.

Der Mann nickte, ohne eine Miene zu verziehen.

Sie gab ihm sechs:

“Stimmt so.“

Vom Kätzchen keine Spur. Mit geöffnetem Schirm machte Vera sich auf den Weg. An der großen Kreuzung angekommen, sah sie sich nach allen Seiten um. Nirgends ein Bäcker. Irgendwo ein Zeitungsladen, vielleicht? Manchmal bekommt man doch auch dort Süßigkeiten zu kaufen, sagte sie sich.

Noch bevor es für die Fußgänger grün wurde, ging Vera los. Weder nach links noch nach rechts schauend, die hupenden Autos missachtend, überquerte sie die Fahrbahn, die gleichzeitig nass und spiegelglatt schimmerte.

Auszug aus:

Georges Hausemer: “Fuchs im Aufzug”, Erzählungen, capybarabooks, Luxemburg 2017, 208 Seiten, 18,95 EUR.



Théâtre au Luxembourg

Le moi de mai

Paul Rauchs

En mai, je fais ce qui me plaît. Et mon bon plaisir, en ces jours de printemps, c'est de passer en revue l'activité théâtrale de ce dernier mois. Sans fausse modestie, je revendique dans ces lignes ma subjectivité et j'objecterai un oui, mai aux pièces que j'ai aimées tout en opposant un non, mai aux productions qui m'ont déplu. Inculte à la Faculté des lettres, je voue un culte au théâtre et livrerai mes impressions de psychanalyste mais aussi et surtout d'amateur. Et j'essaierai, avec la complicité bienveillante des lecteurs, de continuer l'exercice mensuel à la rentrée.

Qu'on me permette de commencer l'exercice par un pied de nez à la Erich Kästner: la pièce dont je rendrai compte aujourd'hui n'a pas eu lieu le 35 mai, mais aux tout derniers jours ... d'avril. Eh oui, tyrannie du bouclage de l'édition oblige.

„Vue du pont“ au Grand Théâtre

Dès les trois coups qui signent le début de la pièce, nous savons qu'il s'agira d'une tragédie grecque: deux hommes que nous ne connaissons pas se lavent avec application et avec un succès digne de Sisyphe pour se purifier des crimes qui vont être, on le devine, inexorablement, nécessairement, commis. Et pourtant, l'image nous le dit aussi, ce sont deux hommes propres, deux êtres exemplaires qui se sacrifient pour faire vivre leur famille. Deux êtres purs, mais de cette pureté dangereuse qui fait le lit de tous les racismes et fascismes. L'un d'eux s'appelle Eddy. Immigré italien de longue date, misérable docker vivant à l'ombre du pont de Brooklyn, il trime jour et nuit pour élever la nièce de sa femme et il accueille Marco, cousin de sa femme, réfugié, pardon, immigré économique qui arrive comme clandestin et sans papiers à New-York pour faire vivre sa femme et ses enfants restés là-bas. Mais Marco vient accompagné de son frère Rodolpho, qui aime chanter, qui sait couper des robes, qui sait séduire les femmes. Et l'anecdote se fait destin: Catherine, la nièce devenue femme, échappe à son protecteur et veut épouser Rodolpho.

Eddy, alors, parole de psychiatre, devient littéralement fou. Il développe un délire de persécution répétant à qui veut l'entendre que Rodolpho n'est pas "net", qu'il est homosexuel, étranger sans papiers, voleur

de poules et surtout de sa poule. Eddy dénoncera donc inévitablement Rodolpho et Marco, tout aussi nécessairement, tuera le traître. Le génie de Miller, dans cette pièce, est de nous montrer comment une pathologie individuelle glisse vers une pathologie sociale et politique. N'oublions pas que

Miller est un contemporain du grand philosophe allemand Adorno, avec qui il partage bien des idées et des combats. Fuyant le régime nazi, Adorno s'exile aux Etats-Unis où il fait des recherches sur le "caractère autoritaire". Il découvre alors que les électeurs des fascistes présentent un certain nombre de traits de caractère qui les rapprochent de ce que nous appelons la paranoïa: orgueil, psychorigidité, comportement possessif, soumission à l'autorité, haine et rejet de l'autre. Le drame familial de Eddy rejoint le drame social des sans papiers et Ivo van Hove a bien compris le génie de la pièce de Miller et l'urgence absolue qu'il y a à la monter et la montrer. Car ce n'est pas une pièce sur la nièce, c'est un drame universel où les mangeurs de spaghetti parlent et agissent comme les personnages de Sophocle qui, ne l'oublions pas, sont des personae, donc à la fois la quintessence de la personne et en même temps des nobody. "Mon nom est personne", disait Ulysse, mais aussi Sergio Leone. Il est vrai que la terre de Sicile peut fonctionner comme un laboratoire avec ses pathologies individuelles et civiles, avec son rapport très particulier à la loi et à la vérité, mais aussi au délire psychotique. Pirandello, mais aussi Al Capone, en savent quelque chose. Et last but not least, comment ne pas voir que les étrangers clandestins, tout comme celui qui les pourchasse, sont des Siciliens, parlant la même langue, rêvant des mêmes orangers et citronniers, se débattant dans les mêmes codes et les mêmes signes. Comme le juif Shylock, ils saignent comme ceux qui les haïssent et les pourchassent. Comme Eddy, Rodolpho et Marco, les Syriens, les Irakiens, les Juifs, les homosexuels et les Luxembourgeois sont des frères et des cousins. Et depuis les récits de la bible, nous savons que ces rivalités-là sont les pires et les plus cruelles.

Il ne reste plus qu'à refermer la boîte de Pandore. Et le vase clos, dans lequel évoluent les protagonistes, au milieu des spectateurs juchés sur leur pont, se referme sur



Photo: Alchetron.com

Le comédien Charles Berling

le sang versé. Et tout le dispositif prend la forme, soudain, d'une cheminée où le feu consume les bûches. La catharsis a opéré, mais le feu de la fin sera-t-il plus purificateur que l'eau du début?

Tout a été dit sur le génie de la mise en scène, la sobriété du plateau, et surtout la prouesse des acteurs. Nous avons retrouvé le premier d'entre eux, Charles Berling, le dimanche 30 avril dans

„Calek“ au Théâtre des Capucins

Né en 1916, Calek Perechodnik, fait partie de la police juive dans le ghetto de Varsovie. Comme tel, il se trouve au centre de l'horreur et doit faire le tri entre ceux qui vont mourir tout de suite et ceux auxquels de petits arrangements humains, bien trop humains, promettent un improbable sursis. D'un spectacle à l'autre, la tragédie humaine réduit encore comme un fond de sauce nauséabond au fond d'une casserole. Dans Vue du pont l'anecdote vire à l'universel, dans Calek l'universel se dilue dans l'anecdote. Point de catharsis ici et le néant et le désespoir nous ont bloqué les mains pendant les applaudissements. Adorno, encore lui, resurgit alors avec son questionnaire: peut-on faire de la poésie et du théâtre après Auschwitz ?

Les spectacles dont je viens de rendre compte fournissent la réponse. Même si on ne peut plus en faire, il faut en faire. Sinon, au silence des tréteaux répondra le vacarme de la rue et de la télévision. A l'image de cet autre spectacle théâtral que le mois de mai nous aura livré cette année, à savoir, l'élection présidentielle en France et son débat télévisé entre les deux tours, où Marine Le Pen a laissé entrevoir ce que pourrait être un monde sans théâtre: un niveau zéro du débat politique, du débat donc dans la cité, où le pugilat fait revivre les antiques panem et circenses.

Mediebëtzeg 5/6

„Lëtzebuerg Privat“ – ee Marktschreier am Cactus

Samuel Hamen

D'Toilette zougeschass – a kee wëll et gewiescht sinn. Dat ass de Prinzip, no deem „Lëtzebuerg Privat“ sech verkeeft. Do muss een natierlech direkt un de Bommeleer-Aphorismus denken: „Et war net keen.“ Ma wie war et dann? Méi genee: Wien ass dat dann, dee sech déi Zeitung Dag fir Dag keeft? An nach méi wichteg: Firwat? Well tatsächlech relevant Informatiounen drastinn?

Oder well een aus enger Jalousie eraus den Däitschen, Eisträicher oder Schwäizer imitiere wëll, déi mat hirer BILD, hirer KRONE oder hirem BLICK ronderëmlafen? Nom Motto: Wann all anert Land seng simplistesche Zeitung huet, déi ongeene a boulevardesk schafft, dann dierfe mir hei zu Lëtzebuerg net feelen.

Bei „Lëtzebuerg Privat“ gëtt et awer ee Problem: Wann een net oppasst, hält een dëst graphesch, stilistisch an ideologesch konfuust Medium op eng vill ze liicht Schëller. An et rëselt een de miserabele Layout an déi verzweiwelt onkreativ Schlagzeile séier nees dovunner erof wéi nervege Schnéi am Dezember. Fir sech dann ze soen: Esou ee schlechte Produit kann an därerf keen Impakt op mech hunn. Mee sou einfach sollte mir eis et net maachen, schonns guer net an dëser Kolumne. Hannert all Foto-Montage stécht een Zil, eng Iddi, déi vermëttelt wëll ginn – an an all Text gäipt eng bestëmmte Weltanschauung, eng Manéier ze denken, ze gesinn, ze schreien.

„Lëtzebuerg Privat“, ee Medieproduit aus der „Groupe de presse Nicolas“, kënnt zënter 2006 eraus an huet bis haut 534 Nume-roe virgeluecht. Dat ass fir deen ee grujeleg vill, fir deen anere keng grouss Iwwerraschung – op jiddwer Fall ass et net näischt. Wéi also geet dës Zeitung vir, fir datt Woch ëm Woch Leit 3,90 fir se ausginn? Dat ass méi wéi fënnel Mol sou vill wéi an Däitschland d'BILD, an där ähnlech debil Sujeten op eng techesch gescheit Manéier ëmgesat ginn (dozou méi spët nach méi), an nach ëmmer 40 Cent méi wéi déi däitsch ZEIT, an där gescheit Sujeten op eng gescheit Manéier ëmgesat ginn.

Et gëtt bestëmmte Register, déi bei „Lëtzebuerg Privat“ ëmmer nees gezu ginn, fir eng Lieserschaft u sech ze bannen. Hei also eng séier, onvollstänneg an net ëmmer seriö mengte Lëscht mat hire Methoden. Et muss een:

1) eng permanent Bedrohungssituatioun proklaméieren. Dat, wat bei den „Déck-käpp“ de sexisteschen Altherren-Witz ass, ass fir „LP“ eng landeswäit Katastroph: Se



mécht d'Essenz vun hirem Optrëtt aus. Wat genee katastrophal ass, spillt keng gréisser Roll. Et geet net ëm d'Informatioun, mee ëm d'Gefill, datt deemnächst alles vreckt fiert. Egal, ob elo een „Menschenfleisch fressendes Virus Luxemburg bedroht“ (Nr. 117), d'Eislek verstraalt ass („Radioaktive Verseuchung im Ösling“, 225) oder „10.000 Irre“ (421) duerch d'Land lafen an dowéinst eng „Gefahr für alle Luxemburger“ besteet. Jo, mir gi souguer gewarnt, datt d'Cavalcade (517), ee Cactus-Besuch (512) an den Tram (507) doutgefëierlech kënne sinn.

2) méi oder manner offensichtlech géint vermeintlech Randgruppe fachen. Dat kënnen deek Leit sinn („Schockfotos von Maria Teresa aus Finnland: Diagnose Elefantenbeine?“, 480; „Léa: warum sie sooooo dick ist“, 470), gären och homosexuell Leit, vun deenen aus enger luscher Zort aus Homophobie a Voyeurismus geschwat gëtt: „Junger Pjanic: Spielchen mit Ricardo unter der Decke, 376). A wat ëmmer geet: Flüchtlingen, déi vu villem vill ze vill hunn: ze dacks HIV (495), ze vill Frick vum Staat (528) oder een ze duussen Ëmgang duerch d'Police (462).

3) eng plakativ Anti-Islam-Linn fueren. Laut „LP“ huet deemno „die Burka-Invasion Luxemburg längst im Griff“ (450), a well dës feindlech Arméi ganz genee weess, wéi een ee Land erobert, fänkt se mat de strategesche Raim un – „Alarm: Moslems kontrollieren Sicherheit am Findel“ (458). Do verwonnert et och net, datt „LP“ sech an enger Fotomontage glëschtreg virstellt, datt 2067 eng Moschee iwwert der Stad trout, déi architektonesch onméiglech ze bauen ass (520).

4) vëlleg obskur an anti-informativ vum groussherzoglechen Haff schwätzen, Beis-

pill: Nowuess. An der gebärdefreedeger Onlogik vun „LP“ ass d'Stephanie mol eventuell „unfruchtbar“ (488), mol „kerngesund“ (502), mol hat si eventuell eng „Fehlgeburt“ (452), mol wëll si guer keng Mamm ginn (468). Ma dat géif sou oder sou schwierig ginn, wou mir dach wëssen, datt de Poopst héchstperséinlech een „Sexverbot für Guillaume“ (256) ausgeschwat huet.

Wat elo bei „LP“ am Géigesaz zur BILD opfällt: Wéi sou dacks zu Lëtzebuerg gëtt kopistesche geschafft. D'Zeitung ass ee Klon, dee formal eppes vun de benoperte Medien iwwerhëlt – sou wéi den Eldo-Benouni Succès eng Late-Night-Show op Lëtzebuerg importéiere wollt, sou wéi d'Castling-Show „Wann s de eppes kanns“ de schlechten Zwilling vun „Das Supertalent“ war. An dat geet bei „LP“ op eng sou interessant wéi grandios Manéier schif: D'Zeitung imitiert déi ganz BILD-Rhetorik, vun der Loscht zur Empörung iwwert hetzeresche Kommentare géint déi ëmmer nämmelecht Minoritéite bis hin zum Skandal, deen notoresch proklaméiert muss ginn.

Mee et ass eng eidel Rhetorik, déi kee Kär kennt, déi net um Géigestand selwer eropwiisst, mee an eis lëtzebuergesche Situatioun implantéiert gouf. An zënterhier probéiert „LP“ mat vill Opwand a wéineg Idien, sech ze legitiméieren als d'Artikulationsorgan vu medial vermeintlech net representéierte Leit. Grad dowéinst ass „LP“ sou dacks sou lächerlech – wéi een hyperaktiven, choleresche Marktschreier wierkt „LP“, dee sech an de Cactus stellt an d'Leit ubläert, fir verzweiwelt op sech opmierksam ze maachen. An dee sech da wonnert, datt säi Modell heibannen net wierklech klappt – fir just nach méi haart weiderzebieren.

Chères questions et affirmations gratuites

Blabla Crédit

Paul Hemmer

L'argent n'a pas de prix, l'argent est le prix.

Le veau d'or de la bible était encore en or. L'argent actuel, le crédit, est une idée.

Pendant longtemps, c'étaient les réserves d'or qui décidaient du crédit des nations. Maintenant, les réserves d'or sont les matières premières, les industries, les commerces, les armes, le P.I.B....

N'y a-t-il pas meilleur critère? Y a-t-il meilleure justification à l'argent que la vie? Le temps, c'est l'argent? Le temps, c'est la vie. L'argent, c'est la vie.

Il serait possible d'adapter la masse monétaire mondiale à la population mondiale, et celle de chaque région à la population de cette région.

Dès la naissance, un crédit subsistance, puis un crédit éducation, un crédit formation continue, un crédit loisir, un crédit culturel...

Comment financer? Par l'assurance obligatoire. L'assurance obligatoire est une épargne obligatoire.

Combien de vies pour produire des biens et services nécessaires? Combien de biens et services pour entretenir les vies et leur confort? Le calcul est-il si difficile?

Le crédit est-il de l'argent qu'on a ou qu'on n'a pas encore? L'argent, le crédit, du temps en réserve, de la vie en réserve, en réserve et en puissance.

Création de monnaie égale inflation, sauf si elle est parallèle à la vie et à son confort.

L'allemand Vermögen sonne plus sérieux, concret et volontaire que le français fortune, ludique, aléatoire et fataliste.

Tout n'est peut-être pas dans la langue, mais les mots ne sont pas innocents. Le mot hébreu courrait pour désigner l'argent est kessef, qui a la même racine

que désirer ardemment.

Le désir, quoi de plus subjectif et concret, alors que l'argent devrait être objectif et abstrait?

L'argent, puissance ou substitut de puissance? Le pouvoir, est-ce tout ce que désire l'animal humain?

Votre fric, c'est du blé dans votre panier. Le fric de la banque d'affaires, c'est le ciel et l'enfer dans sa tête.

La carte de crédit pour le consommateur, la ligne de crédit pour l'investisseur. Appelons un chat un chat, et l'investisseur un spéculateur.

L'argent vie n'est pas l'argent trésor.

Le capitalisme de crédit est nécessaire au fonctionnement intelligent, par anticipation, de la vie économique.

Le capitalisme de thésaurisation serait utile seulement comme réserve dormante obligatoire et autorégulée.

La banque de dépôt pourrait n'accorder des crédits qu'à hauteur des dépôts de ses déposants, et garder des réserves dormantes équivalentes, fournies par la banque centrale.

Bâle III sur les réserves propres des banques provoque déjà un tollé de protestations. Des réserves dormantes qui ne porteraient pas de fruits, qui ne feraient pas de petits? Pas question! Et pourtant, cela évi-

terait les faillites pénalisant les épargnants et les contribuables.

Avec des taux zéro d'usure et d'inflation, personne ne serait lésé, personne ne serait privilégié.

À défaut d'Etat mondial, les Etats pourraient adopter une règle analogue. Pour ne pas vivre au-dessus de leurs moyens, ils orienteraient et adapteraient leurs investissements au volume d'épargne et d'assurance de leurs citoyens.

La nouvelle philosophie de l'argent: il n'y a plus d'argent, il n'y a que de l'épargne et du crédit. Epargne et crédit égalent confiance.

Le spéculateur vous fait croire que l'argent dont vous vivez est de même nature que l'argent qu'il investit.

Les journalistes financiers annoncent la rhétorique des spéculateurs. Pour mettre fin à l'escroquerie financière mondiale, il faudrait que tous comprennent que l'argent est une idée. Une idée féconde, mais une idée.

Faut-il des débiteurs et des créanciers? Un seul créancier suffirait: une vraie banque mondiale de crédit et de dépôt.

Une seule monnaie mondiale, indépendante des nations, suffirait. À cela, aucun problème technique. Seulement des problèmes politiques, donc humains. Aïe!

Qui mérite crédit, qui mérite confiance? Economistes, trouvez les bons critères. Mon critère à moi: qui a épargné épargnera.

On n'a de capital que la confiance qu'on inspire et mérite. Trop de crédit tue le crédit.

Vaut-il mieux permettre à tous de vivre confortablement, ou permettre à quelques-uns de constituer de gros trésors?

Les multimilliardaires, nouveaux seigneurs du nouveau féodalisme, n'ont pas encore défini leurs devoirs.



Chroniques parisiennes

Le sens et le goût du paradoxe

Clotilde Escalle

En France, et plus particulièrement à Paris ? après une opposition qui n'a pas ménagé ses efforts, des électeurs mécontents du non-choix qui s'imposait à eux au second tour et qui les obligeait, pour éviter le pire, à voter Macron ? nous baignons, depuis le résultat des élections présidentielles, dans une sorte d'état de grâce. Un peu comme si nous étions en vacances, dans un temps suspendu.

Et c'est bien là le paradoxe: la grogne s'est éteinte et un certain apaisement gagne. Il faut dire que le spectre de l'extrême-droite nous mettant face au pire des cauchemars, nous ne pouvons que mieux nous porter aujourd'hui. Cela dit, les électeurs de gauche et de droite découvrent une nouvelle façon de faire: la composition du gouvernement les laisse cois, ce qui n'est pas peu dire lorsqu'il s'agit de la France. Tout le monde observe et se demande si ce jeune président n'est pas celui qui sortira le pays de l'ornière. Et pour rajouter une touche de glamour, rejoignant en cela une tradition anglo-saxonne, le couple Macron défraie la chronique et satisfait les adeptes de romances. Evidemment, nous n'en sommes qu'aux premiers balbutiements de ce quinquennat et il est fort à parier que les mécontentements reprendront. Mais tout de même, les nominations des ministres montrent la compétence des uns et des autres. Une chose cependant inquiète: ces hommes et ces femmes, pris dans le civil, sauront-ils exercer le pouvoir? Gageons que oui, car ils seront entourés de fins techniciens. Alors, pour prendre les choses rapidement, tout le monde se réjouit de la nomination de certains ministres, notamment celle de Françoise Nyssen, éditrice, directrice des Editions Acte Sud, à la culture. Cela nous change de Fleur Pellerin qui ne connaissait pas l'œuvre de l'écrivain Patrick Modiano et montrait combien le pouvoir n'était plus qu'une affaire de gestion dans certains ministères. Là où nous pensions voir du spectaculaire, nous relevons donc une certaine compétence, et pourtant, croyez-moi, je suis loin d'être un adepte de la politique de Macron.

Les bijoux de l'art

À présent, la campagne de Macron et son intronisation ont été des exemples de réussite. Belles images, symboles forts, tout cela sous la loupe des cameramen, mise en scène à faire pâlir les plus hauts dignitaires

de tous les pays. Force et séduction, la remontée des Champs-Élysées ressemblait à une peinture d'histoire. Ne soyons pas dupes, il s'agit bien ici de société du spectacle, qui a toujours existé dans les sphères du pouvoir. On reproche à Macron par exemple d'être un Jeff Koons de la politique. Oui, pourquoi pas, puisque la communication est la grande maîtresse de notre époque. Mais pourquoi ne s'attarderait-on pas plutôt sur l'œuvre de Jeff Koons et ne lui reprocherait-on pas – ce qu'on ne manque pas d'ailleurs de faire – d'épouser les goûts d'une culture de masse, d'avoir instrumentalisé l'art au profit de la finance, cela sans vergogne? Autre chose, énoncé clairement par Macron, lors du triste débat qui l'a opposé à Marine Le Pen: nous n'échapperons hélas plus à la mondialisation, et c'est au sein de cette mondialisation qu'il s'agit de prendre place, sans la tentation, très forte en Europe, d'un repli identitaire. La mondialisation et la standardisation des goûts. On le voit par exemple au cinéma. Des avalanches de films, avant cela des tombereaux de publicités, et des cornets géants de pop corn, les salles de cinéma sont devenues le triste reflet d'une époque de consommation, où rares sont les films d'auteurs qui résistent au marché. Les géants sont des ogres qui dévorent presque tout sur leur passage. Presque tout. La consolation est bien maigre, mais elle existe: le réseau, le cinéma de quartier, le troc, la solidarité... tout ce que la grande distribution et le business aveugle ne peuvent pas nous donner... des trésors. C'est à nous de déployer notre inventivité pour rejouer quelque chose à échelle humaine, là où le monde nous assaille et nous menace. Drôle de paradoxe, là aussi. À l'époque d'une individualité forcée, du culte du moi, du réseau comme image de soi virtuelle, nous pourrions être transformés, à cause de cette individualité

qui nous isole, en un grand troupeau assoiffé des mêmes choses. Mais non, malgré la standardisation, la culture ne s'achète pas vraiment. Laissons les grands studios, les objets de consommation tenter de prendre la place des œuvres d'art, ils n'y parviendront pas, malgré toutes les stratégies et le cynisme possibles. Pourquoi? À cause de la mémoire. En tant qu'institutions culturelles, les musées et autres centres culturels sont là pour témoigner non seulement du passé mais d'un art vivace. Les intellectuels n'ont pas encore déserté de telles institutions, et si parfois certaines ont des failles, elles s'en relèvent rapidement. Les musées sont bien plus que des vitrines sur le temps, ce sont des lieux où la réflexion, l'archive, jouent un rôle formidable, celui d'une pression constante sur le contemporain. Et même au temps des grandes expositions, conçues là aussi pour drainer les foules, avec cette préoccupation constante d'une culture devenue loisir, il nous restera l'art, parmi les détritiques de toutes sortes, écrits, images, objets, qui n'ont pour eux que l'éphémère. Dans le contemporain existent aussi des bijoux, ceux du travail, de l'art comme nécessité.



Überväterlicher Macho-Kult

Plutosynkretinismus

Carlo Kass

Durch zu viel materiellen Reichtum und weltliche Macht zum spirituell verarmten Christenmenschen geworden, so in etwa müsste ein Staatsmann eines demokratischen Landes, in dem das Hohe C immer noch eine viel zu große Rolle spielt, diesen Titel interpretieren. Zumal wir in der Rest-EU nach der Frankreich-Wahl die rechts-linke Schaukel verlassen und uns den Alltagsrealitäten stellen müssten.

Denn es wäre schon wünschenswert, wenn wir in emanzipierten Demokratien endlich die peinliche „politique politicienne“ ad acta legen und in Zukunft ohne Partei- und/oder Fraktionsklüngeleien stabile Mehrheiten zustande brächten, wie es die dynamischen Frauen und Männer um den wegweisenden Emmanuel Macron „en marche“ versuchen (Redaktionsschluss war vor den Parlamentswahlen).

Um so mehr, da viele altbackenen Parteien von ihren Kandidaten eine finanzielle Beteiligung fordern. Neben fehlender Chancengleichheit, ist vor allem die Wahrscheinlichkeit demokratieschädigend, dass gewählte Volksvertreter in die öffentliche Schatulle greifen, um sich ihren Einsatz mit Zinsen zurückzuholen. Dass hier die Christlich Soziale Union in der Oberliga spielt, wundert wohl niemanden mehr.

Historisch gesehen müssen wir, vom Staat mit transzendentelem Absolutheitsanspruch (gottgegebene Monarchie) zum

politischen Einheitsbrei (Europäische Union) und wieder zurück, die Ideologien aufgeben, wenn wir denn endlich alle in relativem (ein Adjektiv, das ich im bisherigen Gesellschaftskontext außerhalb der angewandten Physik immer verabscheute) Frieden miteinander leben wollen.

Rundumempathie

Glaubt man Wikipedia, so sind die historisch grundlegenden Ideologien der Moderne der Liberalismus (Betonung der Freiheit), der Sozialismus (Betonung der Gleichheit) und der Konservatismus (Betonung von gesellschaftlichen Traditionen). Und wo bleibt da die Brüderlichkeit? So könnte man ja fragen. Ohne natürlich gleich den religiösen Blues zu bekommen. Nun, in der Humanempathie!

„Emotionales Verständnis ist die Grundlage effektiver Führung, die wirkungsvoller ist, wenn sie sich auf das Individuum einstellt statt auf vermeintlich homogene Gruppen“, das haben sogar Human Resources-Manager herausgefunden, auf die sich auch unsere altbackenen Politiker ja so gerne verlassen, wenn es um vermeintlich sichere Wahlprognosen aus dem Kaffeesatz geht.

Und auch wenn der Satz immer noch gilt, dass die, die glauben, Unternehmensberater würden Unternehmen beraten, auch glauben, Zitronenfalter würden Zitronen falten, so kommt man nicht an den Forschungs-Studien vorbei, die ergaben, dass neun von zehn Führungskräften Mitarbei-

tern mit starken emotionalen und sozialen Kompetenzen einen höheren Beitrag zum Geschäftserfolg zusprechen.

Nun sind wir natürlich meilenweit vom motzigen und trotzigen Sandkastenspieler aus dem Weißen Haus entfernt, der als postpubertärer Gelbschopf mit Präälzheimer-Tendenz seine Babysitter noch in den Wahnsinn treiben wird, ehe die ihn aus der ovalen Kindertagesstätte entfernen können, in der er weitere Ritalin-Abhängige aus Ost und West empfängt und ansteckt.

Und obwohl dieser Kindschopf über eine 600 Milliarden Dollar teure Armee befiehlt, während Russland nicht einmal ein Zehntel davon in die Rüstung steckt, spielt man immer noch auf dem bipolaren Schachbrett aus Zeiten vor dem Mauerfall. Und dies, obwohl die Shanghai-Corporation dabei ist, den eurasischen König mit einer geschickten Rochade in Sicherheit zu bringen.

Nur eines hat sich nicht geändert seit dem Fall des Eisernen Vorhangs: Die an natürlichen Ressourcen ärmeren USA können, wenn auch mit bedeutenden Abstrichen gegenüber der EU und anderen, immer noch den industriellen Mehrwert im eigenen Land schöpfen, während die Russen, wie beim Gas ersichtlich, ihre Rohstoffe direkt exportieren müssen. Nicht umsonst musste Chodorkowski, der Schürfrechte an BP verscherbeln wollte, zehn Jahre im Gefängnis schmoren.

Machozirkus

Und es sind genau diese Machos, die sich mit nacktem Torso auf einem Pferd ablichten lassen oder mit Sprüchen „you must grab them by the pussy“ punkten wollen, die in die Wüste geschickt gehören, in der sie wie der monotheistische Erlöser vielleicht gewahr werden, dass es etwas gibt, das über dem menschlichen Willen und der Libido des Mannes steht. Und hier ist nicht der sanskritische Tiger Viagra (vyaghra) gemeint, der sich auf samtenen Pfoten anschleicht!

Wie etwa der Heilige Geist, der Jesus in die Wüste führte und dort dem Teufel auslieferte, der seine Abstinenz, wenn scheinbar auch ohne Erfolg, genüsslich auskostete. Jedenfalls kommen aus einer solchen Wüste nur zu Heiligen hochgeputzte Diktatoren der Transzendente oder bodenständige Plutosynkretinisten hervor, die (un)heimlich auf Rache aus sind.

Doch genug dieser Spekulationen, die an ein Entenhausener Jerusalem erinnern, in dem Mickey Maus den Onkel Dagobert aus dem Tempel wirft, damit Donald Duck mit



Auf dem Rücken der Pferde . . .

seinen Neffen Tick, Trick und Track das Erbe antreten dürfen. Apropos Donald: Dieser Name ist in diesen Tagen und darüber hinaus sicher kein Trumpf in der Hand dieser großen, einst freiheitsliebenden Nation, die definitiv dabei ist, ihren Ruf als wohlwollender Hegemon der westlichen Welt zu verlieren.

Denn solange die US-Amerikaner sich nicht entwaffnen lassen, wird das Land als „Wilder Westen“ weiter bestehen bleiben. Dabei hatten sie, wie wir schon öfters an dieser Stelle erinnert haben, nie einen internationalen Konflikt auf eigenem Boden auszufechten. Es waren stets nur interne Scharmützel, wenn auch wie im Sezessionskrieg mit vielen Toten und anderen Ungerechtigkeiten, die ein Krieg eben so mit sich bringt und unter denen hauptsächlich das Volk leidet.

Und wie der progressive Republikaner Hiram Johnson als Gouverneur von Kalifornien schon zu Beginn der „Grande Guerre“ im Jahre 1914 feststellte, also ein Jahr nachdem einige angelsächsische Privatbanker unter Federführung der Familie Rothschild mit der amerikanischen Zentralbank (FED) dem pubertären politischen Gebilde der Vereinigten Staaten ihr eigenes Münzprägerecht aufgezwungen hatten, ist die Wahrheit das erste Opfer eines jeden Krieges.

Und genau dieser erst nach dem katastrophalen Zweiten Weltkrieg als Erster Weltkrieg bezeichnete globaler Konflikt der damals noch nicht in Nationen organisierten Völker, sollte im jungen US-Staat die Zahl der Millionäre nach oben schnellen lassen, während die öffentlichen Schulden sich in astronomische Höhen schraubten. Auch der Versuch eines Friedens im Jahre 1917 wurde durch die abzuschreibenden massiven Aufrüstungskosten in den USA zu nichte gemacht.

Zinsknechtschaft

Außerdem hatte die junge Union als erste sich selbst befreite Kolonie erst 1913 eine Einkommenssteuer, die Schaffung der Zentralbank und die erbschaftssteuerfreien Stiftungen, in denen die neuen Reichen ihr Geld generationsübergreifend anlegen konnten, gesetzlich festgelegt. Und da die Schuldenfalle vom Herrn auf den Untertan übergegangen war, musste der junge Staat auch das Geld seiner Bankiers eintreiben, das die Kriegsparteien des alten Kontinents bei ihnen geliehen hatten.

Denn kurz nachdem die Privatbankiers der FED im August 1914 in Betrieb gingen, begann mit der schon erwähnten „Grande Guerre“ eine 90-jährige Logik, um hinter der Nebelwand eines kontrollierten historischen Narrativ' alle beteiligten Staaten zu Zinsknechten einer kleinen Elite zu machen, die mit der Macht des Münzprägers die meisten Weltwährungen be-



Frau als Hure . . .

herrscht und damit über dem Gesetz steht.

Nathan Rothschild hatte, nachdem er seine finanzielle Machtbasis in England gelegt hatte, weil er einen Tag vor seinen Konkurrenten um den Sieg Wellingtons über Napoleon in Waterloo wusste, sehr schnell verstanden, dass er die unheimlich heimlich angestrebte weltweite Währungskontrolle nicht aus einer Monarchie „störrischer“ Insulaner heraus erreichen konnte. Deshalb hatte er seine Zentrale in die junge US-„Demokratie“ ausgesiedelt, deren Spielregeln er mitgestaltete.

Das hieß aber keineswegs, dass er sein seit Waterloo verfeinertes Informations-, Desinformations- und Sabotagenetz in Europa aufgab, mit dem er sich den Informationsvorsprung vor seinen Konkurrenten sicherte. Durch die Kontrolle der drei damals führenden europäischen Nachrichtengagenturen Wolff in Deutschland, Reuters in England und Havas in Frankreich war Rothschild längst auch in der Lage, die eigene „Wahrheit“ als unbestreitbare Tatsache zu verkaufen.

Wie sagte Gutle Schnapper, die Frau von Dynastie-Gründer Mayer Amschel Rothschild, im Jahre des Herrn 1849: „Wenn meine Söhne keine Kriege wollten, würde es keine geben.“ Und so ist es noch heute schockierend, dass die USA eine Körperschaft ist, die vom Ausland beherrscht wird. Ihr ursprünglicher Name war Virginia Company und sie gehörte der britischen Krone, die nicht mit dem König verwechselt werden sollte, der weitgehend nur zeremonielle Befugnisse hat.

Ob nun die Krone das Unternehmen damals dem Vatikan überschrieb, der die Ausbeutungsrechte zurück an die City gab, sei dahin gestellt. Jedenfalls wird die Welt wie schon öfters an dieser Stelle erwähnt von einem 677 Morgen kleinen souveränen Staat aus beherrscht, der als „City of Lon-

“YOU KNOW,
IT REALLY DOESN'T MATTER
WHAT [THE MEDIA] WRITE
AS LONG AS YOU'VE GOT
A YOUNG AND BEAUTIFUL
PIECE OF ASS.”

DONALD TRUMP

don Corporation“ nur Insidern bekannt zu sein scheint.

Diese heimliche Krone hinter dem Thron, deren Marionetten nur die Funktion des Grüßaugust' zugestanden werden, auch wenn der die Gewähr nicht bietende August Charles übersprungen werden soll, besteht aus einem Komitee von zwölf Banken unter Führung der Bank of England, die wiederum von den Rothschilds kontrolliert wird.

Geldmengenkontrolle

Wie sagte schon 1815 Nathan Mayer Rothschild: „Ich kümmere mich nicht darum, welche Marionette auf den Thron von England platziert ist, dem Reich, in dem die Sonne niemals untergeht. Der Mann, der die britische Geldmenge kontrolliert, kontrolliert das britische Imperium, und ich kontrolliere die britische Geldmenge.“ Und daran hat sich bis heute kein Jota geändert.

Für jeden Verschwörungstheoretiker, der etwas auf sich hält, sind der 177 Quadratkilometer große District of Columbia oder auch noch Washington District County genannt (militärische Macht), die „City of London Corporation“ (finanzielle Macht) und der 44 Hektar große Vatikanstaat (Geistige Macht) die Trinität des Bösen. Doch von innen betrachtet handelt es sich um Verschwörungspraktiken.

Wie dem auch sei, wenn man hinter die Mauern dieser drei Festungen schauen könnte, würde vielleicht die Frage beantwortet, warum die Steuerzahler 2008 weltweit für eine Finanzkrise bleichen mussten, die sie nicht zu verantworten hatten. Wenn es denn noch einer Krise bedurft hätte, zerstörte sie definitiv den Glauben seit Adam Smith' „unsichtbarer Hand“, dass

der neoliberale Kapitalismus gut für alle ist.

Der militärische Pendant zu dieser Finanzkrise dürfte der verlogene Irak-Krieg gewesen sein. Jedenfalls scheint dieses Glaubensdebakel an den Grundfesten unserer Demokratien zu rütteln, in denen sich die traditionellen politischen rechts-links Gefüge entweder in großen Koalitionen zerreiben oder ganz einfach nur auflösen und anderen Glaubensgemeinschaften Platz machen, die „en marche“ sind.

Und hier hätten wir mit dem smarten Macron die „Grande Boucle“ eines jeden Verschwörungstheoretikers gewonnen. Gewappnet mit dem Gelben Trikot könnten wir den Populisten heraushängen lassen und den neuen, erfrischend androgynen Präsidenten in den Möbeln der Pompadour als Rothschild-Marionette verunglimpfen, auch wenn die Bankdynastie ihn aussuchte und nicht umgekehrt.

Auf die Gefahr hin, mainstreamgesteuert zu erscheinen, wollen wir zuerst einmal unserer Genugtuung Ausdruck verleihen, dass der Rechtsextremen einstweilen der Weg an die monarchistisch anmutende Macht in der hexagonalen „res publica“ versperrt wurde, auch wenn die sogenannte Fünfte Republik in diesem Wahlkampf enorm viel Federn lassen musste.

Welteigenschöpfung

Erst nach den Parlamentswahlen Mitte Juni wird man wissen, wieviel institutionelles Porzellan in dem Land zerbrochen wurde, das wegweisend war bei der Abschaffung der Todesstrafe und das sich damit heute zurecht als Speerspitze der Zivilisation bezeichnen lässt, von der sich die einst von der Kirche getrennte Türkei mit dem Autokraten Erdogan gerade abwenden will.

Macron ist zu wünschen, dass er diesen vom damaligen „Hüter der Siegel“ Robert Badinter erst 1981 abgeschlossenen Weg in die Zivilisation zu würdigen weiß. Entgegen den Geschichtsbüchern, in denen der umstrittene Kindsmörder Ranucci der letzte war, wurde nämlich in Frankreich als einzigem EWG-Land noch im September 1977 der Tunesier Hamida Djandoubi in Marseille hingerichtet.

Doch wie auch immer, es wäre nicht auszuhalten gewesen, wenn eine Marine Le Pen im Elysée in einer Flut von Glückwunschtelegrammen von Trump, Putin, Erdogan oder Duterte, um nur die bekanntesten ihrer Weggefährten an der Macht zu nennen, untergegangen wäre. Denn man darf sich nicht der Illusion hingeben, der Kapitalismus hätte die Diktatur gegen die Demokratie ausgewechselt.

Es sei denn, er sitzt mit am Tisch, wenn die Gesetze geschrieben und sonstige Regelwerke ausgehandelt werden, wie man es beim RTL-Immobiliendeal der Bertelsmänner auf Kirchberg wieder einmal feststellen

musste. Allein dafür könnten die Gütesloher ihrem langjährigen Gastland Luxemburg ein öffentlich-rechtliches audiovisuelles Programm der Güteklasse A schenken.

Doch zurück zum einstigen Hegemon USA, der mit einem Militärhaushalt von 600 Milliarden Dollar immer noch den mit Abstand höchsten Wehretat der Welt speist. Und nun will Trump ihn um 51 Milliarden erhöhen, was fast dem Betrag gleichkommt, den Putin insgesamt in die Rüstung steckt. Der einstige Geheimdiensler, der mit dem Clown im Weißen Haus Katz und Maus spielt.

Denn der Russe weiß genau, dass Trump, der schon Bannon und Flint auf dem Altar des Pentagon opfern musste, mit dem Rausschmiss von FBI-Direktor James Comey eine rote Linie überschritt, was ihrer geheimen Männerfreundschaft gefährlich werden könnte. Mit seinem machiavellistischen Außenminister hat Putin sicher schon einen Plan B in der Schublade, um sich aus der Schusslinie zu manövrieren.

Demokratieausverkauf

Doch wenn man Trump in einem Recht geben muss, dann in seiner Aussage, sein ehemaliger Job wäre ihm leichter gefallen als dieser. Dabei übersieht er, dass es mit seinem Intelligenzquotient niemals zum Wolkenkratzer sondern höchstens zum Kolonialwarenhändler gereicht hätte. Jedenfalls sollte sich die gegenüber Diktatoren stets diskrete Bourgeoisie hinter diesem Mann nicht sicher fühlen!

Denn so wie Trump seine eigene Partei, die Republikaner, spaltete, wird er auch den Rest der Politbühne hinwegfegen, wenn nicht die Mehrheit der „Demokraten“ aller Parteien ihm Paroli bieten. Denn Trump war, ist und wird nie einer von ih-

nen sein. Er ist und bleibt ein notorischer Lügner, der mit alternativen Fakten einfachster Faktur seine Umwelt zu seinen Machtzwecken manipulieren möchte.

Hätte Trump mit ähnlich schwachen Institutionen zu tun wie z. B. Erdogan, hätte er wohl schon einen Militärputsch à la Machiavelli inszeniert. Und bevor er dem russischen Außenminister prahlend Mossad-Geheimnisse auftischt und die Schläger des Sultans aus Istanbul in Washington auf friedliche Demonstranten eindreschen, feuert er noch schnell den unliebsamen Direktor der Bundespolizei.

Doch auch wenn er mit einem Amtsenthebungsverfahren aus dem goldenen Käfig wieder in die freie Wildbahn entlassen würde, bleiben immer noch die Millionen, die ihn überhaupt soweit brachten, denn der selbsterhabene Tribun mit dem goldenen Helm wird sich schmolend mit dem Hitler-Satz auf den gespitzten Lippen zurückziehen, das Volk sei seines Reiches noch nicht würdig.

Und wenn wir denn der herrlichen Welt gerecht werden wollen, in der wir leben, müssen wir armen, gottverdammten Säuglingskreaturen unserem Selbstbewusstsein zum Trotz lernen, uns im doppelten Sinn des Wortes „auszuhalten“, wenn nicht sogar zu mögen, auch wenn jeder von uns einen einsamen Tod stirbt und es bei manchem Exemplar nicht so einfach sein dürfte, Empathie aufzubringen.

Jeder muss sich, von selbstinszenierten Göttern befreit, am eigenen Schopf aus dem Sumpf ziehen, wie es der Soziologe Hans Albert im Münchhausen-Trilemma „verewigte“. Doch von diesem Ablehner jeglicher Letztbegründungsansprüche, der den Satz „Alle Sicherheiten in der Erkenntnis sind selbstfabriziert und damit für die Erfassung der Wirklichkeit wertlos“ prägte, in einem nächsten Beitrag etwas mehr.



... oder Gebärmachine

Journalismus auf Abwegen – Eine Nachlese

Coca-Cola übernehmen Sie!

Jim Schumann

Seit geraumer Zeit ist eine regelrechte Wanderungsbewegung zu beobachten: Journalisten wechseln von klassischen Medien- und Verlagshäusern zu unternehmenseigenen Medien. Unternehmensmedien boomen – und diese Entwicklung wird für die öffentliche Meinungsbildung nicht ohne Folgen bleiben.

„Wir freuen uns schon, wenn Apple über die Arbeitsbedingungen in China berichtet oder Coca-Cola über die Segnungen der Globalisierung“, spottete vor einigen Jahren der ehemalige FAZ-Mitherausgeber Frank Schirrmacher in einem Essay über die Zukunft des Journalismus.

Noch ist es nicht so weit, doch hat beispielsweise Coca-Cola Deutschland schon seit einigen Jahren seine Unternehmenswebseite in das Jugendmagazin „Journey“ umgewandelt – und Coca-Cola ist beileibe keine Ausnahme: Viele Unternehmen arbeiten mittlerweile mit ganz ähnlichen Publikationen. Ist dies aber tatsächlich ein neuer Trend?

Kundenmagazine gibt es schon seit langem. Doch die publizistische Beschallung hat, dank Digitalisierung der Kommunikation, eine neue Dimension erreicht. Mit „werthaltigen“, aber nicht „wertneutralen“ Inhalten sollen potentielle Käufer angelockt werden, sei es über eigene Online-Magazine und Themenseiten, sei es über Blogs oder Smartphone-Apps. Unternehmen entdecken zunehmend die Kraft von selbst publizierten, und sogar hochwertigen Inhalten, Themen und News. Der Weg zu einer klassischen Verleger-Rolle ist für einige Unternehmen nicht mehr weit. Als grosses Vorbild wird hier oft der Softdrink-Hersteller Red Bull genannt, der seine Extremsport-Events in konzerneigenen Medien inszeniert. Red Bull Media House verfügt über eigene Zeitschriften und Fernsehsender und hat jüngst einen Buchverlag gegründet.

Content Marketing

„Content Marketing“ heißt das Konzept der kommerziellen Kommunikation. Dieses Konzept dient nicht nur dazu, das Image der Unternehmen aufzupolieren, Kunden zu binden und den Produktverkauf anzukurbeln. Es soll auch für einen subtilen Transfer von Werten genutzt werden: Konsumismus, Individualismus und

unkritische Technikgläubigkeit.

Um das zu erreichen, werden die Inhalte journalistisch aufgepöppelt und wirken so als hätten unabhängige Redaktionen sie produziert. Das ist durchaus die Absicht und damit treten Unternehmenspublikationen in direkte Konkurrenz zu klassischen Medien.

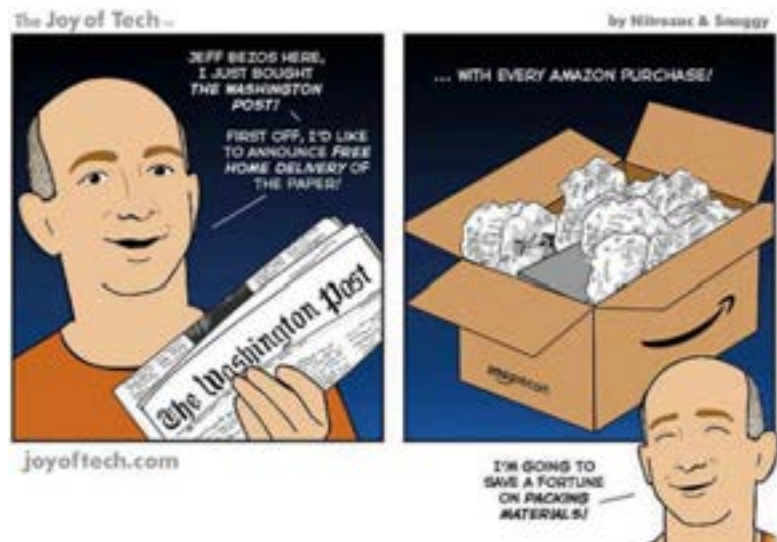
Und die Entwicklung geht weit darüber hinaus. Anfang des Jahrtausends wurden Konzernchefs nicht müde die Trommel für eine neoliberale Wende der Wirtschafts- und Sozialpolitik zu rühren. Seit der Finanzkrise üben sie sich in vornehmer Zurückhaltung – das schlechte Image der Banken hat auf die gesamte Unternehmenswelt abgefärbt. „Content Marketing“ bietet jetzt die Möglichkeit, marktliberale Grundwerte auf Schleichwegen zu vermitteln, ohne dass sich die Top-Manager zu sehr aus dem Fenster lehnen müssen. Die „Botschaften“ der Konzerne können so direkt unter die Leute gebracht werden, ohne dass sie durch lästig-kritische Journalisten gefiltert werden.

Die „Content Marketing“-Journalisten nennen sich jetzt Unternehmens- oder Markenjournalisten. Die Absicht ist klar: Das Berufsbild soll uminterpretiert werden, der Konzern-Auftragsschreiber soll den Monopolanspruch der „klassischen“ Redakteure und Autoren knacken. Damit aber wird der Journalismus auf seine äussere Hülle reduziert – Unabhängigkeit und Neutralität sollen in den Hintergrund gedrängt werden.

Journalismus mit Silicon-Valley-Pioniergeist

Für die klassischen Medien müsste die Gegenstrategie eigentlich glasklar sein: Sie müssen wieder unverwechselbar werden, sich von PR-Tricksereien befreien und unabhängigen Journalismus betreiben. Einigen grossen Medienhäusern scheint das durchaus zu gelingen.

Bei der Mehrheit aber fährt der Zug in genau die entgegengesetzte Richtung: seichter Inhalt, tendenziöser Thesenjournalismus und ethisch zweifelhafte Werbemethoden. Hierzu gehört auch das von Online-



Amazon bought Washington-Post - © joyoftech.com

medien praktizierte „Native Advertising“. Werbung erscheint wie ein redaktioneller Inhalt – die „Native Ads“ werden zwar gekennzeichnet, aber das Ziel ist dennoch klar: Der Mediennutzer soll das übersehen und den vermeintlichen Artikel als einen journalistischen Beitrag wahrnehmen. Angesichts der gegenwärtigen fundamentalen Glaubwürdigkeitskrise (Stichwort: „Lügenpresse“) ist dieser Verwässerungsprozess dem einst klaren Profil der klassischen Medien zutiefst abträglich. Beschleunigt wird dieser Prozess noch dadurch, dass große Medienkonzerne ihre geschäftlichen Aktivitäten nicht nur digitalisieren, sondern auch gewinnträchtige Serviceportale im Internet betreiben, die deutlich weniger auf echten Journalismus setzen.

Dahinter steht eine grundsätzliche Neuausrichtung: Nicht-journalistische Internetportale sind die Wachstumstreiber von morgen – die klassischen Medienhäuser gehen sogar selbst zum Content-Marketing über. Sie erwerben Online-shops, um deren Produkte verstreut über ihre Artikel beim Leser ins Spiel zu bringen.

Im Klartext: die Digitalisierung bringt völlig neue Strukturen hervor. Große klassische Medienunternehmen werden von Nicht-Medienunternehmen aufgekauft – die klare Trennung zum klassischen Journalismus ist dann nicht mehr aufrecht zu erhalten. Amazon erwarb die Washington-Post. Und schon vor ihm kauften milliardenschwere Unternehmer, pikanterweise aus der Rüstungsindustrie, diverse Zeitungen und Zeitschriften (Stichwort: Dasault).

Die klassischen Medienhäuser spielen ein gewagtes Spiel. Sie lassen sich auf fragwürdige Geschäftsmodelle ein und sägen damit den ohnehin schon dünnen Ast ab, auf dem sie sitzen. Die Folge: Das Vertrauen der Mediennutzer wird weiter schwinden, die Entgrenzung des Journalismus wird sich weiter fortsetzen.

Der Bürger, der was vermisst...

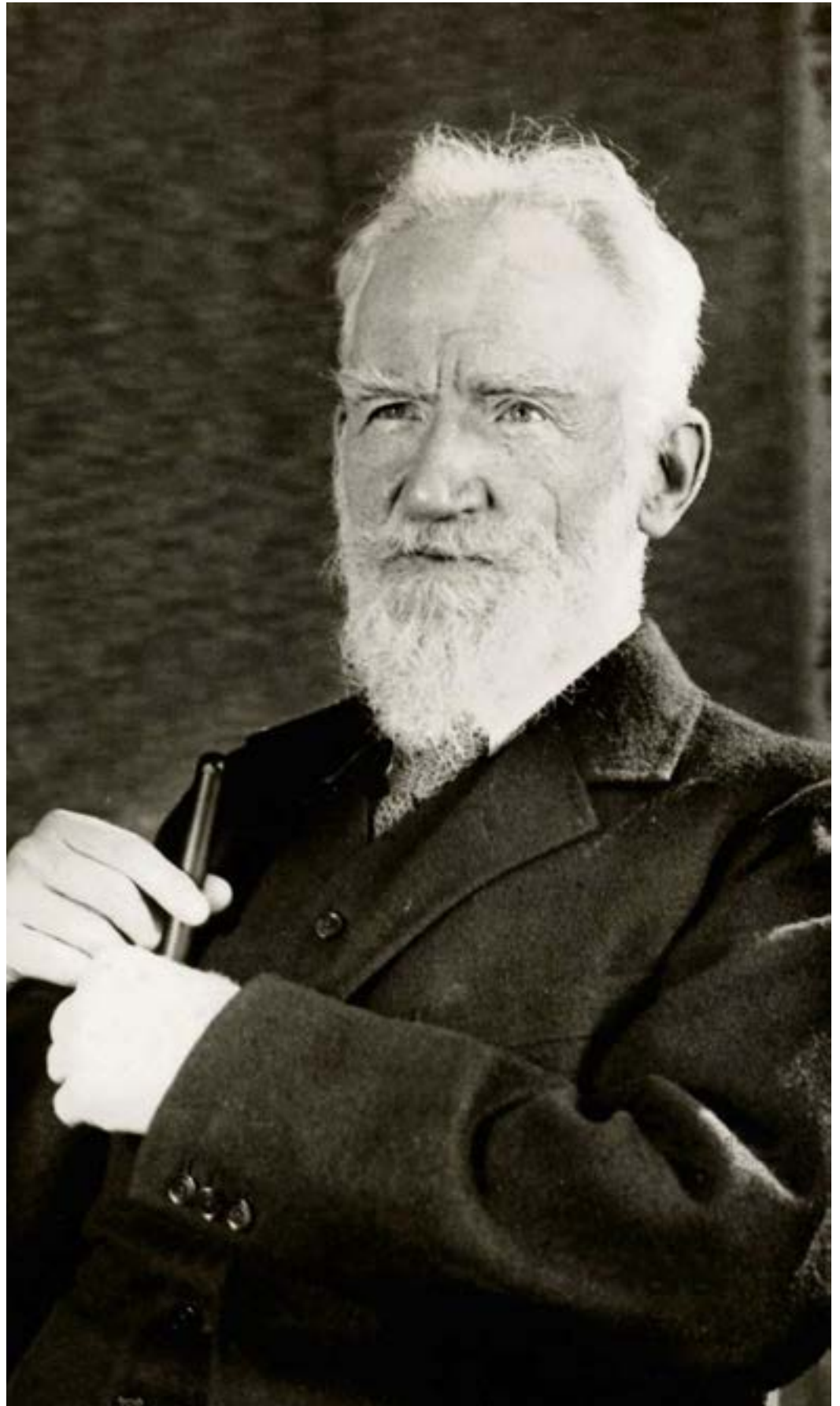
Fabianismus

Frank Bertemes

Was wir brauchen, sind ein paar verrückte Leute; seht euch an, wohin uns die Normalen gebracht haben.
George Bernard Shaw

Es mag auf den ersten Blick vielleicht etwas merkwürdig wirken, wenn man einen Artikel mit „Fabianismus“ – einem eher unbekannten Begriff in unserer modernen Zeit, in der leider so viel historisch-politisches Hintergrundwissen verloren gegangen ist – betitelt, und dann auch noch ein Zitat des weitaus bekannteren Autors George Bernard Shaw folgen lässt. Doch beides macht durchaus Sinn, wenn man weiß, dass eben dieser George Bernard Shaw ein überaus engagierter Fabianer oder Fabier (wie man die Anhänger des Fabianismus auch heute noch nennt) war.

Der Fabianismus war ursprünglich eine Richtung des englischen Sozialismus, die eine langsame Verstaatlichung der Produktion und des Grundbesitzes erstrebte und die im Jahre 1883 gegründet wurde. Die Ideologie, die von bürgerlich-radikalen Intellektuellen getragen wurde, fokussiert sich auf die Weiterentwicklung sozialistischer Ideen durch beständige Einflussnahme auf mächtige intellektuelle Kreise und Gruppen. Diese Fabian Society, eine wie erwähnt britische sozialistische intellektuelle Bewegung, die durch ihre wegweisende Arbeit im späten 19. Jahrhundert bis zum Ersten Weltkrieg bekannt wurde, war eine der Wegbereiterinnen der britischen Labour Party – die sich heuer bekanntlich in einem fast schon desolaten Zustand befindet und auch aktuell wahltechnisch betrachtet bitteren Zeiten entgegensieht – ist auch heute noch mit großem Einfluss aktiv. Vergleichbare Gesellschaften bestehen in Australien und Neuseeland. Das Gedankengut der britischen Fabier verbreitete sich auch auf dem europäischen Festland, so gründeten die Repräsentanten des Fabianismus in Österreich die um die Jahrhundertwende 1900 einflussreiche Sozialpolitische Partei. Sozialpolitische Partei – das klingt schon mal gut....Eine Bezeichnung, mit der vielleicht mehr politisches Terrain zu gewinnen ist, als mit dem klassisch-politischen „Sozialistisch“, wie einige vielleicht bemerken würden...? Besonders wenn man sich den aktuellen, Titanic-ähnlichen Zustand des PS in Frankreich ansieht. Oder aber, eine explizit klassisch-politische Bezeichnung ignorierend, scheint „En marche!“ eher das Gebot der Stunde der modernen linksliberalen Sozialdemokratie zu sein...Egal wie, mit dieser Bezeichnung „sozialpolitisch“



wird schon mal die ideologisch interessante Richtung des in diesem kulturissimo-Beitrag thematisierten Fabianismus vorgegeben.

In ebendiesem Kontext ist auch die Namensherkunft wegweisend. Die Bezeichnung Fabianer leitet sich ab von dem römischen General Quintus Fabius Maximus Verrucosus, dem Zögerer, auch Cunctator, der Zauderer, genannt, ein Mann, der für seine berechnende, lange Zeiträume einkalkulierende Strategie bekannt war. Was durchaus nicht falsch sein muss. Er wollte eher durch Störmanöver und Zermürbung als durch Frontalangriffe gegen die Karthager unter ihrem berühmten General Hannibal zum militärischen Erfolg kommen. Daher auch das Ziel der Fabianer, mit der Methode der progressiven sozialistischen Erziehung des Volkes mittels einer angewandt verhaltenen, antirevolutionären Taktik, gegen das liberale Manchesterium und auch gegen radikale Sozialisten einen dem deutschen Revisionismus vergleichbaren Weg einzuschlagen, um sozialistische Ziele in parlamentarisch-demokratischer Mitarbeit statt irgendeiner Form von Revolution zu erreichen. Ein in diesem Sinne interessanter britischer Artikel bemerkte folgendes: „Langfristig ging aber die Saat der Fabianer auf. Die Summe der kommenden Reformen lief auf nichts Geringeres als eine stille Revolution hinaus, vollendet nach 1945 mit dem Ausbau eines die Bürger von der Wiege bis zur Bahre rundum versorgenden Wohlfahrtsstaates“. Was wohl der Beweis des Erfolges der Fabianer, die allerdings ob ihrer (opportunistischen?) Nähe zu den höchsten kapitalistischen Kreisen durchaus nicht unumstritten sind, beweist. Der Zweck heiligt doch wohl die Mittel, wie man, realpolitisch betrachtet, anmerken könnte. Das zu beurteilen soll jedoch nicht der Sinn dieses Beitrages sein, trotzdem aber klarstellen, dass jede Medaille bekanntlich zwei Seiten hat und man alles immer kritisch hinterfragen sollte. Egal wie, Fakt ist, dass viele Fabier an der Gründung der Labour Party im Jahr 1900 teilnahmen und die Verfassung der Gruppe – eben von George Bernard Shaw geschrieben – hat viele Parallelen zu den Gründungsdokumenten ebendieser Labour Party. Ebenfalls klar ist ihr immenser Einfluss innerhalb der Labour Party, die immer wieder zu Kontroversen Anlass gab.

Womit wir also wieder bei George Bernard Shaw angekommen wären. Der englisch-irische Dramatiker, wurde am 26. Juli 1856 in Dublin geboren und starb in Ayot St. Lawrence in der englischen Grafschaft Hertfordshire, ein Ort, in dem er von 1906 bis zu seinem Todestag am 2. November 1950 lebte. Seine Asche wurde dort im Garten seines Hauses, das er Shaw's Corner genannt hatte, verstreut. Er begann als Kunst- und Musikkritiker, wurde – wie bereits erwähnt und dies im Kontext unseres Artikels gesehen – ein führendes, sehr ein-

flussreiches Mitglied der sozialreformerischen „Fabian Society“. George Bernard Shaw eroberte sich dann die Bühnen der Welt mit ketzerischen und witzigen Stücken, in denen er voll Lust am Paradoxen den gesunden Menschenverstand über die Konventionen der Gesellschaft triumphieren ließ – was allein schon sehr gut klingt, nebenbei bemerkt. Dank der Brillanz des Dialogs und der provokativen Kraft der intellektuellen Auseinandersetzung bewahren seine Dramen ihre Frische trotz der Zeitbedingtheit der in ihnen propagierten evolutionären Ideen. George Bernard Shaw schrieb sehr lange Zeit seines Lebens. Sogar im Alter von 90 Jahren widmete er sich noch dem Schreiben. Je älter er wurde, desto mehr setzte er sich in seinen Texten mit politischen Themen auseinander. Jedoch waren seine Texte nicht ausschließlich auf Politik bezogen; auch Satire wusste Shaw in seine Werke einzubeziehen. Shaw führte das „Diskussionsdrama“ in die Theaterwelt ein. Hier geht es darum, dass verschiedene Meinungen und Ideologien aufeinandertreffen und über moralische und politische Probleme diskutieren. Aufgrund seines außergewöhnlichen Talents, Idealismus und Menschenliebe zu verbinden, also für sein, wie es offiziell hieß, „sowohl von Idealismus als auch von Humanität getragenes Schaffen, in dem sich frische Satire oft mit einer eigenartigen poetischen Schönheit vereint“ erhielt er im Jahr 1925 den Literaturnobelpreis. Pikant an sich war diese Auszeichnung schon. Mit Blick auf die in dieser Zeit sehr konservative Geisteshaltung und Weltsicht der Schwedischen Akademie überraschte deren Entscheidung, den überzeugten, wenngleich undogmatischen Sozialisten und Schriftsteller Shaw mit dem Nobelpreis für Literatur auszuzeichnen. Als damals bekannt wurde, dass die Schweden ihn zum Preisträger dieses Jahres erkoren hatten, meinte der Laureat nämlich sarkastisch, dies sei wohl weil er (Zitat) „in diesem Jahr nichts veröffentlicht habe“ und lehnte die Ehrung zunächst ab. Nachdem er sich hatte umstimmen lassen und den Preis im darauf folgenden Jahr doch noch angenommen hatte – dies allerdings ohne der offiziellen Feier beizuwohnen – überreichte er das Preisgeld so gleich einer neu gegründeten Stiftung zur Förderung des schwedisch-englischen Literatur und Kunstaustauschs. George Bernard Shaw war bis 2016, als Bob Dylan, (der, nebenbei bemerkt, auch einen Oscar für seinen Song Things Have Changed aus dem Jahr 2001 erhielt) ebenfalls der Literaturnobelpreis zuerkannt wurde, der einzige Nobelpreisträger, der eben auch einen Oscar erhielt, und zwar im Jahre 1939 für das beste Drehbuch – die Verfilmung von Pygmalion unter dem Titel „Pygmalion: Der Roman eines Blumenmädchens.“

Zeitsprung und Szenenwechsel. Unsere Gesellschaft wird dominiert von einem an-

dauernden Leistungsdruck. Die Angst zu versagen steht an der Tagesordnung und hat erhebliche Auswirkungen auf unser Denken, Handeln und unser körperliches Befinden. Immer mehr Leute leiden unter Depressionen, Burnout oder Panikattacken. Derartige Aussagen fallen einem zufälligerweise als Postkarte in eher alternativem Raum in die Hände (gemeint ist unsere Bonneweger Rotonde), ein Textpassus, der allerdings sehr vieles aussagt. Und der die aktuellen Zustände in unserem System, in dem wir leben, leider bestens beschreibt. Ein strikt kapitalistisches System, das neoliberal ausartet, dem Dschungelgesetz immer näher kommt und scheinbar alternativlos ist. Ein immer unmenschlicheres politisches System, das sich trotz aller evidenten Missstände unserer gesellschaftlich „gewählten“ Form des Wirtschaftens, durchaus noch (siehe ebendiesen Neoliberalismus) negativ zu steigern versteht. Wie wir ob der Konsequenzen der im Herbst des Jahres 2008 erlebten weltweiten Wirtschafts- und Finanzkrise sehr wohl wissen. Doch zum Ursprung. Dies im Kontext dieses Beitrages zum Fabianismus. Der Kapitalismus. Die liberalistische Wirtschaftsform, in der jede Kapitalanwendung dem freien Belieben des Einzelnen unterliegt. So eine Definition eines höchst umstrittenen Begriffes, der in irgendeiner Form, in irgendeiner Weise täglich heftig debattiert wird. Oder auch, so der Duden, der Kapitalismus als eine Wirtschaftsform, die durch Privateigentum an Produktionsmitteln und Steuerung des Wirtschaftsgeschehens über den Markt gekennzeichnet ist. Das Feindbild des puren Sozialisten. Doch es ist wenig sinnvoll über „Kapitalismus“ zu reden, wenn man nicht klarstellt, welche Form des Kapitalismus man meint. Oder welche Form dieser Wirtschaftsweise man eigentlich kritisieren will. Und auch da gibt es einige Meinungen, was wohl klar sein dürfte.

Meint man den ungehemmten Kapitalismus längst vergangener Zeiten, den ursprünglichen „Manchester-Kapitalismus“, den einige Liberale in Deutschland und „Neo-Cons“ in den USA propagieren? Dann würden wir von einem übergetunten Fahrzeug auf Amokfahrt sprechen. Um bildlich gesehen klar zu sein. Meint man etwa auch so was wie den „gelenkten Kapitalismus“ Chinas, der die politische Entrechtung des Menschen in der (pikanterweise) kommunistischen Diktatur perfekt mit der wirtschaftlich-sozialen Entrechtung ungehemmter Kapitalismus-Formen verbindet? Dann würden wir von einem skurril aufgepimpten Gefangenentransportwagen auf Amokfahrt sprechen. Oder meint man einen sozial eingebremsten Kapitalismus, wie ihn zum Beispiel der Begriff der sozialen Marktwirtschaft umschreibt? Dann nämlich, und nur dann, sprechen wir von dem Kapitalismus, der Arbeitsrecht, öffentliche Kranken- und Rentensysteme,

Mutterschutz, Elterngeld usw. für jeden ermöglichte. Und für den dann die die Sozialdemokratie stehen kann.

Zurück zum Fabianismus. In anderer Lesart. 1884 wurde in England die Fabian Society gegründet. Ihre Erkenntnis: Die Umsetzung der maßgeblich von Karl Marx ausgearbeiteten Ideologie des Kommunismus mit seinem erklärten Ziel der Zerstörung der traditionellen christlichen Gesellschaft (Quelle: Das Manifest der kommunistischen Partei, 1848), insbesondere der Religion, der Familie und der Nation, durch eine gewalttätige Revolution von Unten ist in West- und Mitteleuropa nicht praktikabel, da die „werk tätigen Massen“ gar kein wirkliches Interesse daran haben. Ihre neue Strategie: Das gleiche Ziel ist durch eine langsame und lautlose Zersetzung von Oben nach Unten zu erreichen. Es handelt sich um einen „langen Marsch durch die Institutionen“. Das Ziel wurde die meiste Zeit über nicht offen deklariert, zumindest nicht in den Massenmedien und den Parlamenten. Dabei ist es aber über zahllose

Schriftstücke und Äußerungen gut und öffentlich zugänglich belegt, da Mitglieder wie der Schriftsteller George Bernard Shaw sich bereits früh freizügig dazu geäußert haben. Und ohne nun weitere Wiederholungen des Inhalts dieses Beitrages nur noch dies:

Der Fabianismus passt zur Sozialdemokratie von heute. Zwar marktkritisch, jedoch nicht per se antikapitalistisch, wie Kritiker das wohl nicht falsch sehen. Oder auch: Die Fabier und die von diesen beeinflusste Sozialdemokratie erscheinen als Wegbereiter des „integrationistischen Reformismus“, dies nach Ansicht eines politischen Buchautors zum Thema. Ein Reformismus, so wie er heute von der westeuropäischen Sozialdemokratie praktiziert wird. Oder auch, persönlich ausgedrückt, der Reformismus, meint die Verbesserung der sozialen Zustände mittels eines politischen Programmes zum Ziel habend – Stichwort: soziales Europa! Womit wir dann wieder bei der internen Debatte der „Sozialisten“ angekommen sind – und in diesem Sinne ist dieser Beitrag in der Tat zu

lesen. Der Fabianismus als Sockel der Sozialdemokratie – der heuer unter „Sozialisten“ heftig geführten (Stichwort: LSAP-Linkssozialisten usw...) parteipolitischen Orientierungsdebatte...

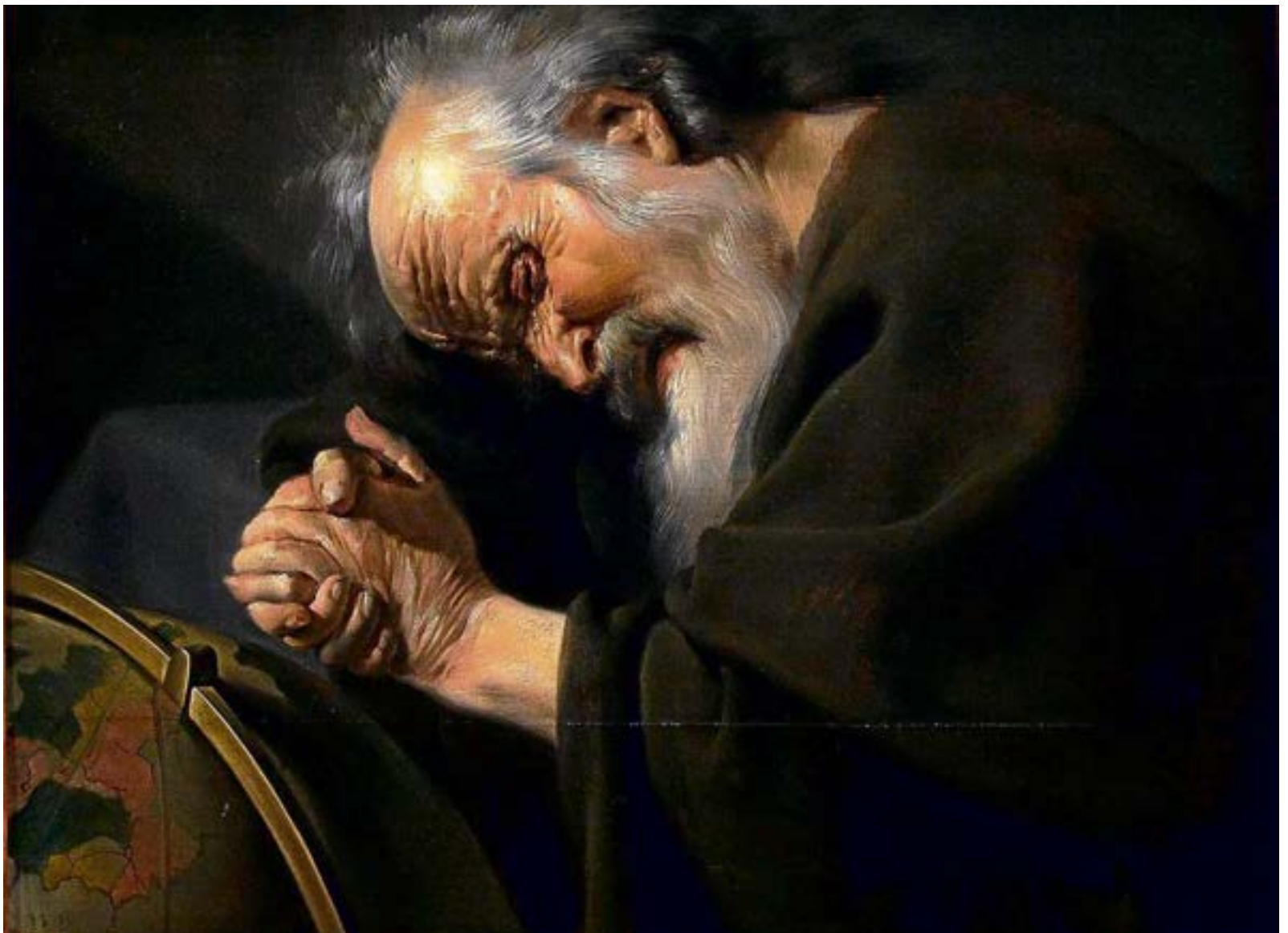
Drehen wir uns im Kreis? Oder, wie der kritische Beobachter, der an dieser Stelle nichts weiter als den Fabianismus auf seine Art und Weise vorstellen will, betonen möchte – und das ist, Heraklit bemühend, der Punkt: *Panta rhei!* So wie das auch bei der parteipolitisch internen S-Debatte der Fall ist...

Und noch, zum Schluss: Eine exakte Bewertung ist immer subjektiv und Urteile darüber sind lediglich Kommentare. In diesem Sinne soll auch dieser Text gelesen werden. Gedankengänge, die jedoch durchaus anregend sein sollen...

Der Autor fließt ebenso wie seine Gedanken fließen...

Wie der Fabianismus im Sinne George Bernard Shaws vielleicht doch irgendwann einmal sein (sozialistisches) Ziel einer sozial gerechteren Welt erreicht...

Und das wäre dann gut so!



Der europäische Krieg 1939-1945 (4)

Beginn des Holocaust

Tino Ronchail

Für die Polen und die polnischen Juden bedeutete die Eindeutschung des Generalgouvernements nicht nur Unterdrückung und Zwangsarbeit, sondern meistens den gewaltsamen Tod.

Warum das Reichssicherheitshauptamt mit dem Gedanken gespielt hat, alle Juden auf die Insel Madagaskar zu „exportieren“, ist nicht bekannt; jedenfalls wurde die Idee fallen gelassen und durch den Beschluss der Nazi-Führung, die jüdische Bevölkerung an Ort und Stelle zu vernichten, ersetzt. Dazu wurden die polnischen Juden als erstes in rund 400 Ghettos umgesiedelt; eine Maßnahme, die zur Vorbereitung der Deportation in Zwangsarbeits- und Vernichtungslager diente. Schlussendlich waren Ende 1941 zwei Drittel von ihnen in diesen Ghettos zusammengefasst.

Schon am 26. Oktober 1939 wurde im Generalgouvernement der Arbeitszwang für die jüdische Bevölkerung vom 12. bis zum 60. Lebensjahr eingeführt. Die Zahl der Zwangsarbeiterlager für Juden, die z.B. Straßen in Richtung Sowjetunion bauen mussten zur Vorbereitung des Überfalls der Wehrmacht auf dieses Land, erhöhte sich kontinuierlich. Die Häftlinge konnten auch von deutschen Firmen zu günstigen Preisen bei der SS gemietet werden, ohne dass diese einen Pfennig davon sahen. Die Lage der Häftlinge wurde durch diese Privatisierung nicht verbessert; sie wurden fast genauso geschunden wie das bei der SS der Fall war.

Eine weitere Maßnahme war die Bildung von Judenräten zur Unterstützung der SS-Verwaltung in den Ghettos. Dies mochte zur Beruhigung der Juden beitragen. Sie sollten Zwangsarbeitereinsätze zusammenstellen, bei der Deportation der Juden in die Vernichtungslager helfen und die Auslieferung der verbleibenden jüdischen Vermögenswerte organisieren.

Derweil lebte die Mehrzahl der Juden, Alte, Frauen und Kinder, in den Ghettos, abgeschlossenen Teilen größerer Städte, wo Überbevölkerung, Unterernährung, Krankheit und Seuchen den Alltag prägten. Ein polnischer Mediziner beschrieb zum Beispiel die katastrophalen Zustände, die im Warschauer Ghetto herrschten: „Die Strassen sind so überbevölkert, dass man nur schwer vorwärts gelangt. Alle sind zerlumpt, in Fetzen [...] überall ist Lärm und Geschrei [...] Auf den Bürgersteigen stapeln Kot und Abfälle sich zu Haufen und Hügeln [...] Ich sehe ungeheuer viele Männer und Frauen, die vom Ordnungsdienst gejagt werden, Alte, Krüppel und Gebrech-

liche werden an Ort und Stelle selbst liquidiert [...] oft liegt etwas mit Zeitungen zugedecktes auf dem Bürgersteig. Schrecklich ausgezehrte Gliedmaßen oder krankhaft angeschwollene Beine schauen meistens darunter hervor. Es sind Kadaver der am Flecktyphus Verstorbenen, die von den Mitbewohnern einfach hinausgetragen worden sind um die Bestattungskosten zu sparen [...] Tausende von zerlumpten Bettlern erinnern an das hungernde Indien. Grauenhafte Schauspiele erlebt man täglich.“

Die tägliche mittlere Todesrate im Warschauer Ghetto stieg im April 1941 auf 2.000, im Juni auf 4.300 und blieb dann konstant bei etwa 4.500 stehen, bis der SS- und Polizeiführer Odilo Globocnik am 22. Juli 1942 den Judenratsvorsitzenden Adam Czerniakow ultimativ aufforderte, täglich 5.000 Personen für den Abtransport zu stellen; Czerniakow beging noch in der darauffolgenden Nacht Selbstmord. Kurz darauf erhöhte Globocnik die Zahl auf 10.000 Menschen, die täglich nach Treblinka deportiert wurden. In der zweiten Septemberwoche bahnte sich der Höhepunkt der Razzien an. Alle Ghettobewohner mussten sich einer gigantischen Selektion unterziehen, an der neben der Polizei auch deutsche Unternehmen teilnahmen, um Arbeiter für ihre Betriebe zu finden. Am 12. September, nach sieben Wochen, war der größte Teil der Juden tot. Nach Statistiken der Judenräte waren mindestens 254.000 Menschen getötet worden.

Im Herbst 1941 beauftragte Himmler Globocnik mit der Durchführung der „Aktion Reinhardt“, ein Tarnname für die systematische Ermordung von über 1,75 Mio. Juden und rund 50.000 Sinti und Roma aus dem Generalgouvernement.

Im Eiltempo wurden Vernichtungslager aus dem Boden gestampft: Auschwitz-Birkenau (1941-Januar 45), Chelmno (Kulmhof, Okt. 41-April 43), Belzec (Dez. 41-Dez. 42), Sobibor (März 42-Sept. 42), Treblinka (Mai 42-Nov. 43) und Majdanek (Okt. 41-Juli 44). In diesen Lagern wurden in der Region Lu-

blin 400.000 Menschen vergast. Von außerordentlicher Brutalität und Menschenverachtung zeugt die Kindereuthanasie in Majdanek. Ankommende jüdische Kindergruppen mit vielen Säuglingen und Kleinkindern wurden mit ihren Müttern von Zeit zu Zeit in Gaskammern ermordet und verbrannt.

Die formale Auflösung der Vernichtungslager meldete Globocnik am 4. November 1943 dem Reichsführer SS: „Ich habe mit 19.10.43 die Aktion Reinhardt, die ich im Generalgouvernement geführt habe, abgeschlossen und alle Lager aufgelöst.“ Nur Auschwitz-Birkenau blieb bestehen und wurde das Zentrum der Vernichtung der europäischen Juden.

Die Aktion Reinhardt bescherte dem Deutschen Reich ungeheure Vermögenswerte der getöteten Juden: Der Wert der beschlagnahmten Immobilien ist nicht bekannt. Die endgültige Abrechnung vom 5. Januar 1944 ergab in Reichsmark folgende Resultate: polnische Geldmittel (Zlotys) 73.852.080,74; Edelmetalle 8.973.653,60; Devisen in Noten 4.521.224,13; Devisen in gemünztem Gold 1.736.554,12; Juwelen, Gold, Silber usw. 43.662.450,00; Spinnstoffe, Kleider usw. 46.000.000,00; gesamter Wert dieser Aufstellung 178.745.960,00.



Foto: Wikipedia

Kindertransport aus dem Ghetto Lodz ins Vernichtungslager Chelmno - 1942

Erdogan etabliert sich

Die türkische Demokratie in Trümmern

Jim Schumann

In knapp zweieinhalb Jahren hat in der Türkei ein omnipotenter politischer Führer im Handstreich eine autoritäre, islamistische Diktatur etabliert.

Säuberungen ohne Ende

Seit dem missglückten Militärputsch vom 15. Juli 2016, regierte Staatspräsident Recep Tayyip Erdogan unangefochten per Dekret und stützte sich dabei auf eine enge Clique von Beratern. Die ungeheure Machtfülle, die ihm der Ausnahmezustand verlieh, nutzte Erdogan für ein brutales Durchgreifen gegen jedwede Opposition. Dennoch war die ungeheure Repressionswelle kein Ausdruck von Stärke – sie verwies vielmehr auf die Schwächen des Regimes.

Das änderte allerdings nichts daran, dass die Säuberungen erschreckend waren. Widerspruch war kaum möglich, allein schon, weil sich kein Richter, kein Staatsanwalt, ja selbst kein Verfassungsrichter mehr in Sicherheit wiegen konnte. Wer nicht dem politischen Willen Erdogans folgte, dem

drohten Entlassung oder gar Festnahme. Die Medien wurden faktisch gleichgeschaltet, kritische Journalisten füllen seither die Gefängnisse.

Auch vor der parlamentarischen Opposition machte Erdogan nicht halt. Abgeordnete wurden verhaftet – unter der Anklage, die PKK zu unterstützen. In den kurdischen Regionen wurden unzählige Bürgermeister ihres Amtes enthoben und verhaftet. Selbst an das sakrosankte Eigentumsrecht wagte sich die Regierung. Jedwede Verbindung zur Gülen-Bewegung führte zur Beschlagnahme von Eigentum und Vermögen.

Das Irrationale bestimmt die politischen Ereignisse

Seither herrschen, innen- und außenpolitisch, Unsicherheit und Konfusion. Erst bejubelten Erdogans Lautsprecher die Verhaftung kritischer Journalisten um dann, wenige Tage später, irritiert festzustellen, dass ausgerechnet jener Staatsanwalt, der die Haftbefehle ausstellte, nun selbst als Mitglied der Gülen-Bewegung vor Gericht erschien. Erst verteilten die staatstragenden Medien Russland, als stünde ein Krieg bevor. Wenige Monate später galt ihnen

Putin als der gute Mann im Kreml, welcher der Türkei im Kampf gegen den „imperialistischen Westen“ beistehe. Mal drängte die Türkei auf einen EU-Beitritt noch vor 2023, mal mokierte sich Erdogan über das Getue der Europäer und liess sie wissen, dass die Türkei „... sehr viele Alternativen hat“, dann wiederum zeigte sich Erdogan verärgert und nannte das Votum des EU-Parlaments für ein Einfrieren der Beitrittsgespräche als „die ungerechteste Resolution der Geschichte“.

Woher rührt dieses irrationale Vorgehen?

Das beantwortet ein Blick auf den Aufstieg des politischen Islam in der Türkei, ein Aufstieg der untrennbar mit dem Namen Erdogan verbunden ist. Seit 2002 gewann er mit einem konservativ-islamischen Profil politische Mehrheiten. Seine Wahlerfolge basierten jedoch nicht auf einem islamistischen Diskurs, sondern auf der Betonung von Wirtschaftswachstum und Kontinuität. Da Erdogan und seiner Partei die intellektuellen Kader fehlten, ging er ein Bündnis mit der Gülen-Bewegung ein. Schon seit den 1970er Jahren arbeitete der Prediger Fethullah Güllen an einer islamischen Transformation der türkischen Gesellschaft. Durch den Pakt mit Erdogan konnte die Gülen-Bewegung ihren Einfluss erheblich ausbauen. Je stärker aber die Gülen-Bewegung wurde, desto mehr stellte sich die Frage nach der Macht im Staate. Sie führte schließlich zum Bruch des Paktes Gülen-Erdogan. Im Dezember 2013 gelangten Telefonmitschnitte an die Öffentlichkeit, die die persönliche Bereicherung und Korruption in Erdogans AKP enthüllten. Spätestens seit diesem Zeitpunkt herrschte Krieg zwischen Erdogan und Gülen. Die wichtigste Schlacht war dabei der Umsturzversuch vom 15. Juli 2016, in dessen Folge die Gülen-Bewegung regelrecht zerschlagen wurde.

Vom „Segen Gottes“ sprach Erdogan wenige Tage nach dem gescheiterten Putsch. Seitdem wird jedweder Opposition der Garaus gemacht.

Die Etablierung einer veritablen Diktatur gestaltete sich jedoch durchaus als schwierig: Die leitenden Kader im Staatsapparat wurden von Gülen-Anhängern gestellt. Nach ihrer Entfernung herrschte pures Missmanagement. Kein Wunder: Angesichts der wahllosen Säuberungen fürchteten die Bürokraten, mit jeder Unterschrift Kopf und Kragen zu riskieren.

Von Anfang an kamen Zweifel auf an der

"Die Demokratie ist nur der Zug, auf den wir aufsteigen, bis wir am Ziel sind. Die Moscheen sind unsere Kasernen, die Minarette unsere Bajonette, die Kuppeln unsere Helme und die Gläubigen unsere Soldaten."

- Recep Tayyip Erdoan



Erdogan-Zitat – Für diese Aussage wurde Erdogan 1998 zu lebenslangem Politikverbot und 10 Monaten Haft verurteilt

offiziellen Version der Geschehnisse um den 15. Juli 2016. Erdogan und seine Gehilfen erschufen einen Mythos: Ein Putsch von Gülen-Terroristen wurde auf Geheiß des Führers vom Volk niedergeschlagen. Doch an diesem Mythos wird seither gekratzt. Immer mehr verdichten sich Hinweise, dass Erdogan vorab über den Putsch informiert war und ihm eine kontrollierte Niederschlagung politisch entgegenkam. Und nicht das „Volk“, auch nicht die Masse der AKP-Wähler, war auf den Straßen, sondern eine kleine Minderheit der Erdogan-Anhänger, unterstützt von Sondereinheiten der Polizei.

Wie brüchig Erdogans Mythos war, offenbarte sich auch in der Arbeit der parlamentarischen Untersuchungskommission zum Putsch. So verhinderte die AKP-Mehrheit im Parlament, dass zentrale Figuren als Zeugen geladen wurden. Auffällig war auch, dass zehntausende vermeintliche Gülen-Anhänger festgesetzt wurden. Doch kein einziger AKP-Politiker wurde als Gülen-Mitglied belangt. Schon recht erstaunlich, wenn man bedenkt, dass die Gülen-Bewegung über ein Jahrzehnt untrennbar mit der Regierungspartei verbunden war.

Die Abschaffung der Demokratie per Plebiszit

Inmitten dieses selbstgeschaffenen Chaos versuchte Erdogan, seine Herrschaft dauerhaft abzusichern. Noch existierte formal eine parlamentarische Demokratie. Doch mit einer Verfassungsänderung strebte Erdogan danach ein Präsidialsystem, eine faktische Ein-Mann-Diktatur, zu institutionalisieren.

Und so geschah es. Mit dem Referendum vom 16. April 2017 verabschiedete sich die Türkei endgültig von den Prinzipien jener parlamentarischen Republik, die der Staatsgründer Mustafa Kemal, genannt Atatürk, in der Verfassung verankert hatte.

Doch trotz Einschüchterung und Repression konnten Erdogan und die regierende konservativ-islamische AKP nur eine sehr knappe Mehrheit für die Unterstützung des Präsidialsystems mobilisieren. Nach offiziellen Angaben stimmten lediglich rund 51 Prozent für die Verfassungsänderung und Erdogan hat jedwede Kritik am Referendum kategorisch zurückgewiesen – die türkischen Richter wissen nur zu genau um die Konsequenzen unerwünschter Entscheidungen.

Der autoritäre Schwenk kam nicht über Nacht (siehe oben). Bereits im August 2014, als Erdogan zum Präsidenten gewählt wurde, stellte die Staatsführung das parlamentarische System in Frage. Die „schwierige historische Phase“ verlange nach einer starken und einheitlichen Führung, die im Rahmen des mangelhaften parlamentarischen Systems nicht zu ver-

wirklichen sei. Doch es gab dafür, zu jener Zeit, weder im Parlament noch in der Bevölkerung ausreichende Unterstützung. Der parlamentarische Weg zum Präsidialsystem war vorerst gesperrt – es sei denn, die allgemeine politische Lage in der Türkei würde sich radikal ändern.

Diese radikale Änderung brachte der Krieg gegen die kurdische PKK, der im Juli 2015 erneut aufflammte. Die AKP nutzte die Gelegenheit – sie setzte Neuwahlen an und errang im November 2015 wieder die Mehrheit im Parlament. Zudem führte der Krieg zu einer Annäherung zwischen der AKP und der ultranationalistischen Oppositionspartei und deren Zusicherung die Einführung des Präsidialsystems zu unterstützen. Diese Annäherung erbrachte zwar immer noch nicht die für eine verfassungsändernde erforderliche Zweidrittelmehrheit, wohl aber die notwendige Mehrheit für die Einberufung einer Volksabstimmung.

Und im Wahlkampf zum Referendum zogen dann Erdogan und die AKP-Regierung alle Register. Das „Gottesgeschenk“, der niedergeschlagene Putsch im Juli 2016, bot ihnen dafür viele Möglichkeiten. Seither gilt in der Türkei der Ausnahmezustand, ein willkommener Vorwand, die Gegner des Präsidialsystems mit aller Härte zu bekämpfen. Hunderte Aktivisten und Oppositionspolitiker wurden im Vorfeld des Referendums festgenommen und die AKP nutzte ohne Scheu die regierungsnahen Medien zur Werbung für das Präsidialsystem. Da ausserdem viele Oppositionelle glaubten, die Regierung werde ihr Vorhaben so oder so durchsetzen, blieb mancher gleich den Urnen fern. Die Folgen waren und sind fatal.

Die EU schaut weg

Die Regierung betrachtete sich in erster Linie in ihrem autokratischen und gewalttätigen Kurs bestätigt. Das Referendum legitimierte de facto die seit Jahren anhaltende Repression und stützte den Krieg in den kurdischen Gebieten sowie die Militärinterventionen in Syrien und im Irak.

Die neue Verfassung wird zudem für einen beispiellosen Machtzuwachs des Präsidenten sorgen: Er übernimmt die Regierungsführung (das Amt des Premierministers wird abgeschafft) und kann auf dieser Basis par Dekret regieren, er ernennt den Vizepräsidenten, die Minister und die ho-



EU-Türkei Handschlag - © toonpool.com - Harm Bengen

hen Beamten, ohne Zustimmung des Parlaments, das Parlament verliert seine Budgethoheit und selbst eine Dauerregentschaft wird möglich. Seit Ende Mai ist Erdogan zudem AKP-Parteivorsitzender und kündigte bereits an, er werde wieder für Disziplin in seiner Partei, seinem „fünften Kind“ (wie Erdogan die AKP bezeichnete), sorgen. Unterdessen setzen viele Oppositionelle ihre Hoffnung auf die nächsten Parlaments- und Präsidentschaftswahlen im Jahr 2019 – erst danach tritt die neue Verfassung in Kraft. Angesichts der schon derzeitigen Machtfülle des Präsidenten und den beschränkten Mitteln der Opposition sind aber die Aussichten auf einen Erfolg gegen Erdogan eher gering.

Schließlich verschaffte der Ausgand des Referendums Erdogan Rückendeckung für seine aggressive Linie gegenüber Europa.

Europas Öffentlichkeit zeigte sich zwar schockiert über diesen Bruch mit den mehr oder weniger demokratischen Traditionen der Türkei – Europas Politiker hingegen sind gewillt beide Augen vor der neuen Diktatur am Bosphorus zu verschließen... um den Flüchtlingsdeal und die Wirtschaftsinteressen zu retten. Daran ändert auch die Aussage der Bundeskanzlerin Merkel nichts: Sie sei „als Bundeskanzlerin völlig frei, das, was wir an bedenklichen Entwicklungen in der Türkei beobachten, auch klar auszusprechen... nicht nur öffentlich, sondern vor allem auch im direkten Gespräch mit der türkischen Regierung“.

Die Augen werden den Europa-Politikern aber aufgehen, wenn sie, spätestens ab 2019, feststellen, dass Erdogan seine langgehegte Vision, die Türkei vom Westen zu emanzipieren und zur führenden Nation der islamischen Welt zu machen, bewerkstelligen wird. Dann wird sich vollends die Hoffnung der EU-Außenbeauftragten, Frederica Mogherini, zerschlagen, „dass sich die türkische Regierung bei dem geplanten Staatsumbau an europäische Standards“ hält. Der türkische Außenminister drückt das in etwa so aus: „Niemand hat das Monopol der Demokratie, der Menschenrechte, der Freiheiten. Das einzige Problem ist die Herangehensweise der EU“.

Brief aus Wien

Schwarzer Tumor

Michèle Thoma

Wir sehen drei Aschehäufchen mit einer Rose. „Leaked Anne Frank Nudes“, steht darunter.

Die im KZ Ermordete „würde sich im Aschenbecher umdrehen“ lesen wir. Witze über Menschen mit Behinderung, u.a. mit Down-Syndrom, machen die Runde, ein Hitlermädchen mit Osterkaninchen posiert possierlich. Wir sind gerade dabei, einer Facebook-Konversation beizuwohnen. Es ist eine geschlossene Facebook-Gruppe, die Mitteilungen vertraulich, privat, unter Freunden. „Wo ist das verdammte Schornstein-Emoji?“ steuert ein Scherzkeks bei. Sind wir unter Neo-Nazis geraten? Ein rechtsrechtes Grüppchen im Dunstfeld der FPÖ? Die Sorte, von denen sich diese bei Bekanntwerdung sofort demonstrativ entrüstet distanzieren würde.

Keineswegs. Die Herrschaften, die sich hier so geistreich unterhalten, gehören der Aktionsgemeinschaft Jus, kurz AG Jus genannt, an. Die AG Jus, in der Selbstdefinition „frei von ideologischen Zwängen“ ist der ÖVP nahe, jener christlich-konservativen Partei, die, frisch vom gehypten Noch-Außenminister Sebastian Kurz übernommen, gerade einen Höheflug erlebt. Fakultätsvertretung Jus Männerkollektiv nennt sich das Facebook Tratsch-Trüppchen, es hat aktive und passive Mitglieder, ein paar Frauen sind auch dabei.

Diese Unterhaltung wurde über Screenshots dem Stadtmagazin FALTER zugespielt, der sie umgehend veröffentlichte. Der Zeitpunkt, an dem das Ganze auffliegt ist ein denkbar ungünstiger, mitten im Wahlkampf der studentischen Vertretungen der Österreichischen Hochschulen.

Der Stein geriet ins Rollen, er rollte nicht weit, Köpfe sowieso nicht. Ein namenloses Mitglied der Gruppe trat aus dem Vorstand zurück, von den anderen erfuhr man nichts. Die AG Jus distanziert sich von der FB-Gruppe, mit der sie angeblich nichts zu tun hat. Obschon in der FB-Gruppe, in der sie aktiv ist, Hitler-Postings gesichtet wurden, verwehrt sich die Spitzenkandidatin bei den ÖH-Wahlen dagegen, etwas davon mitbekommen zu haben. In den folgenden Stellungnahmen wird nie ernsthaft Stellung bezogen. Opfer-Talk und dürftige Rechtfertigen werden von den künftigen Rechtsgelehrten angewandt. Das Missverständnis-Mantra. Unlautere Wahlkampfmethoden, man wolle der AG Jus schaden. Die Relativierung von Ungeheuerlichkeiten als Geschmacklosigkeit. Schlussendlich die fassungslos machende Definition der Aussagen als „dümmst-mögliche und

verurteilenswerte Art von schwarzem Humor.“

Die meisten Menschen haben ein Sensorium dafür, wo die Scherzgrenze überschritten wird, nämlich dort, wo risikoloses Schwache und Erniedrigte in den Dreck gezogen werden. Ein Ekelreflex überkommt sie, auch wenn sie kein Humor-Seminar besucht haben oder Political Correctness studiert haben. Jüdische Künstler_innen haben für sich Witzrechte in Anspruch genommen wie Oliver Polak mit seinem „Ich bin Jude, ich darf das.“ Eben. Betroffene haben ein Witzrecht, das andere nicht haben. Nur bohren sich deren Witze treffsicher in den eigenen Schmerz. Schwarzer Humor kann niemals brauner Dreck sein.

Dass der braune Sumpf noch in genügend Hirnschalen schwappt, nicht nur in Österreich, kriegt jede mit, die sich in sozialen Hetzwerken herumtreibt. Anders als in Deutschland wurde der Deckel hier aber erst spät gelüftet, bis in die späten Achtziger, bis unter Franz Vranitzki verschanzte sich Österreich hinter Opfermythos und Selbstmitleid und weigerte sich, sich seiner Geschichte zu stellen. Mit ihren Wortspielereien, Doppelbödigkeiten und der, wie es auf einheimisch heißt, ihrer Hinterfotzigkeit bieten österreichische Mentalität und die österreichische Sprache ein wunderbar fruchtbares Milieu für das Gedeihen von Sumpfpflanzen, Unsäglichkeiten werden gern als Sager verniedlicht. Auch wenn das akute Feindbild Islam längst den akuten Antisemitismus abgelöst hat, sehr tief vergraben oder verdrängt ist der nicht.

Und wen wundert es, dass gerade in Milieus, aus denen viele Jus-Studierende

stammen, der braune Schoss noch so fruchtbar ist? Gerade Rechtsanwaltskanzleien werden wie ärztliche Ordinationen in Österreich quasi vererbt, der Filius oder die Filia muss schon geistig sehr beeinträchtigt sein, dass sie es nicht auf den Kanzleisessel schafft. Ein großteils konservativ-miefiges Milieu, wen es hin und wieder hierher verschlägt, weiß um die Gespenster, die auftauchen, wenn sich die Zunge nach ein paar edlen Tropfen lockert und alles Augenzwinkerzwinker ein bisschen locker wird.

Wen wundert es also, dass in einem Land, dessen universitäre Elite tief im Nationalsozialismus verstrickt war, die Uni Wien fing erst spät und zögerlich an, ihre Geschichte aufzuarbeiten, in der der Antisemitismus den des deutschen Hochschulumilieus weit übertrumpfte, gerade der juristische Nachwuchs sich rhetorisch windet, wenn auch nicht gerade brillant?

Das ist das Beklemmende an diesen Holocaustwitzbolden. Sie stellen die künftige juristische Elite des Landes, sie werden Recht sprechen und richten, vielleicht Wiederbetätigungsprozesse leiten. Das Beklemmende ist, dass gerade an der Rechtsfakultät das Unrechtsbewusstsein so unterentwickelt ist.

Die Staatsanwaltschaft hat Ermittlungen eingeleitet, der Dekan fordert Ausschluss der Funktionäre aus studentischen Vertretungen. Zwei junge Frauen übernehmen gerade die Agenden der AG. Auf eine wirkliche Auseinandersetzung mit den Widerwartigkeiten wird noch gewartet. Aus der öffentlichen Wahrnehmung ist das Thema schon wieder verschwunden.



Gramma apo tin Ellada

Vom grauen zum blauen Himmel

Linda Graf

In Paleros am Ionischen Meer gefällt es ihnen am besten, hier bleiben sie immer wieder monatelang, zuweilen bis zu einem Jahr, bis das Segelfieber sie zurück auf die Meere führt. Dabei sind sie viel herumgereist, Rits und Marianne aus Den Haag. Sie segelten in Holland, Italien, in Frankreich, dann ging es über den Rhein, den Main und die Donau bis ans Schwarze Meer. Von dort aus segelten sie in die Türkei, und schließlich in hiesige Gefilde, in den Westen von Griechenland.

Paleros liegt an die fünfundzwanzig Kilometer von der von Segelurlaubern vielbesuchten Insel Lefkada entfernt, doch im Gegensatz zu Lefkada geht es in Paleros weniger touristisch, geht es hier ruhiger zu. Auf Lefkada, wie überhaupt auf vielen griechischen Inseln, gibt es ganze Ortschaften, die auf den Tourismus eingestimmt und nur während der Sommersaison belebt sind. Während den Wintermonaten bleiben die Tavernen und Läden geschlossen, die Ladenbetreiber sind zurück nach Athen oder dorthin, wo sie winters aufhalten. Paleros hingegen ist seit jeher ein griechisches Dorf mit einer authentischen Lebensweise, und als solches das ganze Jahr über funktionstüchtig. Bis zu Rits' Pension war die jährliche Segelfahrt auf seine vier Urlaubswochen reduziert, auch wohnten Marianne und Rits bis zu diesem Zeitpunkt in ihrem Einfamilienhaus in Den Haag. Jetzt leben sie ganzzeitlich auf dem Weißen Wal, ihrem Hausboot.

Das Haus in Holland haben sie vermietet, und wenn Rits und Marianne über Weihnachten und Neujahr zurück in ihre Heimat reisen, wohnen sie in einer Ferienwohnung. Die Sonne scheint, wir haben Juni,

ich treffe Marianne und Rits draußen an, sie sitzen an Deck, sie sind am Lesen. Rits ist nicht oft mit einem Buch anzutreffen, meist macht er sich im Maschinenraum der holländischen Stahlmotoryacht zu schaffen, oder er ist mit Ausbesserungsarbeiten an Deck beschäftigt.

Marianne und Rits sind Anfang Siebzig, und nach einem arbeitsreichen Leben in Holland sind sie nun auf ihren Spaß am Dasein, auf ein geselliges Beisammensein mit ihren Freunden spezialisiert. Wäre der Weiße Wal nicht mit der holländischen Flagge ausgestattet, könnte man von den Blumen, mit denen Marianne das Boot schmückt, auf das Land ihrer Herkunft schließen. Wie es auf den Hausbooten in Holland üblich ist, baumeln Blumentöpfe an Deck, Blumen auch auf dem Tisch, auf dem Kühlschrank, den Rits an Deck angebracht hat, damit er im Sitzen nach den kaltgestellten Getränken greifen und seine Freunde bedienen kann. Dank der hausbootlichen Gemütlichkeit, der Gastfreundlichkeit und zufriedenen Lebenseinstellung der beiden fühlt man sich jederzeit bei Marianne und Rits willkommen. Ein bisschen hat das Hausboot sich zu einem Treffpunkt in hiesigem Hafen gemausert, hier sitzen wir bei Musik und einem Glas Wein, bereden dies und das in fröhlichem Beisammensein. Der Rückblick auf ein stressiges Arbeitsleben bringt Rits dazu, sich an seinem nunmehr freien Leben zu erfreuen.

Im Hafen von Den Haag war er auf die Reparatur von Kränen spezialisiert, welche Container auf Handelsschiffe luden und von diesen abluden. Unfälle waren häufig, er musste zu jeder Tages- und Nachtzeit einsatzbereit sein, bis auf den vierwöchigen jährlichen Segelurlaub hatte Rits kaum Freizeit. Nun haben seine beiden Söhne den Betrieb übernommen. Rits lehnt sich

zurück, nippt am Weinglas, genießt die Aussicht aufs Meer, auf die im ionischen Abendlicht liegenden Inseln.

Auf meine Frage hin, wieso seine beiden Söhne selten hier sind, lacht er. Die sind dauernd am Arbeiten, die haben die ganze Woche und Wochenenden über, sowie zu jeder Tages- und Nachtzeit einsatzbereit zu sein. Marianne und Rits sind sich voll und ganz bewusst, dass es jetzt an der Zeit ist, zufrieden zu sein. Dankbar.

Den Entschluss, das Haus in Holland aufzugeben, um ausschließlich auf dem Hausboot zu leben, führt Rits auf den grauen Himmel zurück, den sie nach einer Segelfahrt in Den Haag vorfanden. Er habe den mausgrauen Himmel angestarrt und zu Marianne gesagt, sie müssten so schnell wie möglich zurück nach Griechenland. Gesagt, in knapp zwei Monaten getan. Marianne liebt das Leben auf dem Hausboot. Hier, sagt sie, hat sie alles, was sie benötigt, ihre Blumen und Bücher, Marianne hat eine Spülmaschine an Bord, eine Waschmaschine, auch ist der Weiße Wal mit einer Zentral- und mit einer Bodenheizung ausgestattet. Selbst im Winter, bei Sturm, Wind und Regen, ist es niemals kalt oder feucht an Bord.

Der Innenraum ist mit einem meerblauen Teppich ausgelegt, im oberen Stockwerk des Hausboots befindet sich das Wohnzimmer mit Rundaussicht auf hiesiges Gebirge und Meer, im unteren Stockwerk sind Küche, Bad, Schlafzimmer, Gästezimmer und der Maschinenraum angebracht. Auch verfügt das Hausboot über eine Besonderheit. Es hat kein Anker wie die meisten Segelschiffe, sondern ist mit Stelzen ausgestattet, die sich beim Anlegen in den Meeresboden bohren. Das Anlegen ist einfach, einfach wie das Leben, das Marianne, Rits und Cherry, ihr Hund, jetzt zu führen imstande sind.



Reflections on/against the Present

On Violence & Non-Cooperation (Against Hope)

Fabienne Collignon

The stickers bearing the roundel of the London Underground, the circle with its horizontal bar, first used in 1908 at what is now St. James' Park station, appeared with its message of 'hope not hate' after the 'attack' on Westminster on 22 March 2017. Quotation marks, such as around the word 'attack', put pressure on terms often used unthinkingly; they are written signs that, according to Jacques Derrida, carry with them 'a force that breaks'—this force ruptures with the surrounding context, breaks the word's inscription into the present, the conventional horizon that determines how events are coded, represented, and exploited.

It is a mark that subsists in Derrida's writing; it is one of the major operations that his philosophical practice performs, resisting, as it does, language that has settled into common knowledge or dogma, into protocol or tables of precedence, to refer to Virginia Woolf's short story 'Mark on the Wall' (1921). In his essay on '9/11', Derrida argues that the date, a 'bare act', admits the powerlessness of language in the face of the 'event' all the while moving it out of the range of critique: we are reduced to simply 'pronouncing it mechanically, (...) repeating it endlessly, as a kind of ritual incantation, a conjuring poem, a journalistic litany or rhetorical refrain that admits to not knowing what it's talking about'. (This is evidently exactly what Theresa May is doing with her vacuous slogans, 'strong and stable', and tautological statements, 'Brexit is Brexit is Brexit is Brexit is Brexit, meaningless sound bites that nonetheless will manage to win her an election; this is 'endocolonisation', colonisation from the inside). Derrida's writings work against such 'blind reference[s]', these compulsions to repeat and the politics enabled by such enunciations—like how 'attacks' are characterised: was the 'attack' on Westminster not, rather, a crime; what sort of concepts (Ursula Le Guin might call them 'subvocalizations') are lost, by calling an attack a crime; what does a word like attack conceal, activate or betray.

Against the politics of hate, a politics of hope: but hope, here, too, functions as ritualistic incantation, and it behaves as if nothing could be said against it. Hope might well refer to a utopian impulse, 'world-light' to come, to cite Ernst Bloch, writing in the 1950s, extending beyond a present experienced as deep and dead—Le Guin, again, in 'The Diary of the Rose'

(1976): 'What we call psychosis is sometimes simply realism'—but it presupposes waiting, the luxury of time, when survival is at stake. 'I may die', James Baldwin retorts to the other, white, guest on the Dick Cavett Show in 1968 and whose patronising response ('I know all that') is overridden by Baldwin's fierce attack—no quotation marks this time—on institutional racism and the very real dangers it exerts on people of colour. What if the future is always already foreclosed, serves particular interests, functions as political fantasy consolidating the power of the same class, the same heterosexual white couples, the same Child, the latter the symbol of what Lee Edelman calls 'reproductive futurism', guaranteeing only the rights of certain 'abstract citizens', those always left unmarked in terms of race, gender, class, ability.

Signs of hope send me into rage; it is for the first time I've understood The X-Files' (1993–) tagline, fight the future, because the image of the future confirms the present order, extends it horizontally, towards and beyond the horizon. For those of us alienated or expelled from, harmed or traumatized by, the political climate, it has become necessary to repeat messages of hope, we must keep repeating the word, it keeps circulating, when we should be attentive to the phenomenon of its thoughtless repetition: why not refuse hope, following Edelman's suggestion, refuse it as affirmation, withdraw allegiance, and begin campaigns of non-cooperation (a general strike, say) and actional protest. In *The Wretched of the Earth* (1963), a work of revolutionary theory specifically related to anti-colonial resistance, Frantz Fanon proposes that the 'native's laziness is the conscious sabotage of the colonial machine', that she should not lift her little finger to contribute anything whatsoever to the colonial world, narrow, compartmentalised, 'without spaciousness'. The 'slightest gesture' must

be torn out of the colonised subject in order to 'hurl back oppression', he writes; these 'very concrete manifestation[s] of non-cooperation, or at least of minimum cooperation' should be performed by those who have not yet reached 'political maturity', while he advocates 'absolute violence' from those that have: the colonial world, 'speak[ing] the language of pure force', must be met by a greater violence that splits this world apart.

It is, of course, an act of non-cooperation that started the Civil Rights movement in the United States—Rosa Parks refusing to give up her seat on a bus; that act, ostensibly non-violent, introduced a counter-hegemonic system of violence into and against a social and political order whose violence had gone, and continues to go, unnoticed. Fuck hope, then, and fuck the logic of the future, the politics operating in its name, for its sake: the politics of hope stops here, now, as does the state monopoly on violence.



Letter from England

Silver singles

Diana White

June traditionally is the marriage month and a bride in white carrying a bouquet is the traditional image. June, of course, is generally warm, “flaming June”, we used to say, although climate change has somewhat changed that. However, with hope in their hearts, brides still choose June for their wedding, well, chose, to be accurate, because there are fewer brides today than there used to be.

A white wedding, with the bride trailing attendants, frequently her own children, is still a couple’s first choice for tying the knot. However, this is not a religious country, the church no longer plays much of a part in our lives, so God’s law and a church wedding no longer ties you as it did our grandmothers. It’s a nice occasion, of course, a woman can be queen for a day and everyone gets to party, but few take “those whom God hath joined together let no Man put asunder” very seriously, and as a marriage can be easily terminated, it’s now just part of a ritual.

Things were different when Victoria was queen; marriage then was a serious business. These days, since living in what used to be termed “sin” is perfectly acceptable, marriage is no longer seen as either necessary or beneficial, although psychologists always insist marriage is good for you, especially as you get older. Which makes it all the more puzzling that just when couples, child-free and within sight of retirement, are able to set out on a new, less restricted, life together, they decide to separate: the phenomenon of the “silver splitters” has arrived. And it’s not just the divorced who live alone: the number of people who’ve remained single without having cohabited has risen, particularly amongst women. Which begs the question: is marriage really as beneficial as it’s cracked up to be?

Historically, women in Blighty (but obviously not only here) have been forced into wedlock as the only viable solution to poverty. But wedlock was what the word implied, women were locked into a relationship that made them the property of their husband; their total lack

of legal recognition denied them even basic rights. Somewhat surprisingly, in earlier times women fared rather better. Circa 3100 BCE, an Egyptian woman could own property and was largely regarded as legally independent. Even a woman in biblical times could own property. A freeborn Roman woman could own property, inherit and instigate divorce proceedings and so could a woman under Islamic law AD 600. In England, around 1100 AD, common law, a mixture of Anglo Saxon and Norman, led to coverture which considered a husband and wife as one person, so a wife couldn’t own property whereas widows and spinsters could: it was this law that turned women into “chattels”, mere possessions. Life has moved on since then, but even so it wasn’t until 1974 that a woman could obtain credit without a male guarantor; and as late as 1982 a publican could still refuse to serve a woman who wanted to buy a drink! Various rights have been accorded us over the years, although the UK has always lagged behind other countries in giving women equality and still does. But it was the 1969 Divorce Reform Act, allowing a no-fault divorce after two years of marriage, that paved the way for the kind of single independence we’re now seeing. But why are women so keen to leave their husbands? Do they stick it out until the children are independent? Maybe the empty nest gives them the chance to explore hidden talents, or seek the career they missed out on. Perhaps they just want younger models! In Victorian England life-expectancy was much lower than today, especially for females. Childbirth, typhoid, TB....all manner of diseases were a death sentence, so a

marriage might only last a few years; but modern medicine has made it possible for a couple to be together fifty or more years. In the twenty-first century, with all the available possibilities for enriching oneself emotionally and/or intellectually, what is there to keep two people together who have grown apart? It used to be money, but the law has made even that less of a consideration.

But what about those who have never married? Once again legal changes led to social ones. The de-criminalising of homosexuality benefited women as well as men, especially when show-business personalities started “coming out.” Men and women who married to conform no longer have to; neither do they have to stay married to keep up appearances. But there are also heterosexual women who’ve never married, either because they never had the chance or because they prized their independence; and here the swinging sixties played a part. Girls then were encouraged educationally either to gain careers or at least training that would pay the bills, and with financial independence, marriage for the sake of security became less important. If you didn’t meet “Mr Right” it might be sad, but it no longer meant a life of penury as the maiden aunt. Even so, living alone isn’t necessarily enviable, and there is one group of men and women for whom separation is particularly sad, the vulnerable elderly. After decades of loving togetherness, couples can suddenly find themselves separated during their final years as care homes are unable to provide suitable married accommodation: for them, the unkindest cut of all.

But for people who have good reasons for remaining single and even better ones for splitting up with a partner, life beckons and there will be thousands of men and women who will blossom in their single state. However, although the world may have changed for the better with unhappy unions being easily ended and homosexual ones being blessed, it has also changed in ways that make loneliness endemic. And loneliness is something to be taken seriously. If we can expect to live past eighty, for many of us a golden wedding might be a whole lot better than thirty years of silver solitude.



In the air

Summer of Love, 1967

Ariel Wagner

I have been called out by a painting. Its composition and colours are arresting, as is its title: "Avant l'oubli". The work is subtly powerful, a sensual and emotional appeal to us older humans, as I read it, to be Zeitzeugen, to share our memories before some stories from the past go out of the world for ever. In response to this artwork, I'm travelling back half a century to June 1967: the so-called "Summer of Love".

My school year was enjoying the relatively calm terms before A-Levels, the exam that would determine university entrance and our future. Parallel to school, a friend and I were following a stage-management course at Morley College, London. We were working with the college opera group on an evening of extracts from six works: Figaro, Carmen, Falstaff, Bohème, Rake's Progress and Midsummer Night's Dream. It had to-

tally taken over our lives; we read books and dashed off essays in the moments off from set-building, prop- and costume-making, lighting, sound and rehearsals: hours and hours, evenings till late and every weekend. We were worn out. Then, on 5th June, the Six Days' War broke out. Despair. Our opera evening would be cancelled. How could we stage Mozart when the Middle East, the planet probably, was going up in flames?

We had no clear idea of the deeper issues but we sided with the underdog: Israel had been attacked by an alliance of enemy neighbours, led by Egypt, out to destroy the young state. And with their vastly superior man- and firepower, they looked set to do just that. Then, six days later, as suddenly as it had begun, it was over: Israel had prevailed. Relief. Our opera evening would go ahead.

The scene was set, at Morley for Mozart & Co., and in the Middle East, as we eventually learnt, for an escalation of the catastrophe the Palestinians had been enduring since the creation of Israel on 14 May 1948. Later, at law school, the position of our left-leaning student circle was: "Israel, yes, of course, but within its 1967 borders" - meaning the legal borders fixed in 1948 and breached by conquest in the Six Days' War. Today, such a solution seems remote: With the continued expansion of its settlements, Israel has consolidated de facto those 1967 conquests, occupying territories in defiance of UN resolutions. But do today's students, of law or anything else, know the origins of the brief but dramatic Six Days' War, when those borders were first breached?

Many students today may also know nothing about the killing of 26-year-old Benno Ohnesorg, in front of the Deutsche Oper in Berlin, on 2 June 1967, three days before the outbreak of the Six Days' War.

Benno was studying literature (Romanistik) at the Freie Universität, Berlin. Alongside many hundreds of his fellow-students, he was demonstrating against the state visit of the Shah of Iran, dictatorship and war in general: Giorgios Papadopoulos and his colonels had seized power and installed a fascist regime in Greece less than two months previously, on 21 April; the war in Vietnam was escalating... Benno was a pacifist; it was his first demo; in his red shirt and sandals, he was not prepared for violence. The students had been following the Shah all day and there had been clashes with

his agents provocateurs, armed with rubber truncheons, and plain-clothes officers, trying to arrest the student leaders. The confrontations were violent but the police were slow to intervene.

In the evening, the Shah was expected at the Opera for a performance of Mozart's "Zauberflöte" and the demonstrators were waiting. At 8.30 pm, amid the chanting, the sirens and the general racket, a shot rang out. Benno Ohnesorg collapsed, hit in the back of the head by a bullet fired at close range by a West Berlin police officer, Det. Sgt Karl-Heinz Kurras. Fellow-students tried to save Benno but he died on the way to hospital.

Some 15.000 mourners accompanied his body back to his home town of Hannover. His wife was expecting their first child.

There was a massive official cover-up: When Benno's body arrived at the hospital, a surgeon removed the section of skull with the bullet wound; a senior police-officer lied; photos were faked and evidence disappeared. Kurras was acquitted of involuntary manslaughter in November 1967. A later enquiry stated he had been under no pressure when he shot Ohnesorg - he even seems to have taken aim. In 2009, it emerged Kurras had been working as an unofficial collaborator of the Stasi, though there is no evidence he was under orders to kill the student. Kurras died in December 2014, aged 87.

Ohnesorg's death radicalised the student movement in West Germany, leading to the creation of the Bewegung 2. Juni and the Rote Armee Fraktion, aka the Baader-Meinhof Group, responsible for armed robbery, kidnappings, bomb attacks and political assassination. Just last month, Horst Mahler, the left-wing lawyer who defended Baader-Meinhof and later became a Holocaust denier and extreme-right activist, was arrested trying to seek asylum in Victor Orbán's Hungary.

Benno Ohnesorg may not be widely remembered today but he lives on, for instance in an artwork by the radical Austrian artist Alfred Hrdlicka: "Der Tod des Demonstranten", which stands in front of the Deutsche Oper, near where Benno died. Uli Edel's 2008 film, "Der Baader-Meinhof Komplex" features his death... And a Norwegian folk group called itself "Ohnesorg" in homage.

On the 25th of that same month, June 1967, 400 million viewers in 25 countries watched the Beatles singing their famous song "All You Need Is Love", via the first ever live global televised link. The song became emblematic of that "Summer of Love".



Alfred Hrdlicka's "Der Tod des Demonstranten" (2008)

Hausemers Kulturreisen (96. Etappe): Oman

Die Insel der Verrückten

Georges Hausemer

Die nördliche Spitze der omanischen Exklave Musandam ragt vielfingrig in die Straße von Hormuz, eine der strategisch wichtigsten Handelsrouten weltweit. Im Khor Shimm, dem längsten Fjord dieser spektakulären Landschaft, liegt Jazirat al-Maqlab, auch „Telegrafeninsel“ genannt. Auf ihr lebten einst britische Militärs. Aber nicht lange.

Eine Insel? Von wegen. Es ist bestenfalls ein dicker Felsbrocken, der aus dem türkisfarbenen Wasser ragt. Roh, Steine und Staub, ohne Bewuchs, etwa so groß wie ein Fußballfeld. Wer genau hinschaut, entdeckt letzte Überreste von Ruinen, die seit rund 150 Jahren vor sich hin rotten. Aber es schaut sowieso niemand so genau hin. Viel interessanter für die wenigen Touristen, die diese abgeschiedene Gegend am nördlichsten Sporn der Arabischen Halbinsel besuchen, sind die am Himmel kreisenden Kormorane, die bunten Tropenfische und die kleinen, ungefährlichen Haie, denen man beim Schwimmen, Paddeln und Schnorcheln begegnet. Besonders beliebt sind bei den Ausflüglern die äußerst zutraulichen Buckeldelfine, die immer wieder aus der spiegelglatten See schießen, um akrobatische Kunststücke vorzuführen, und sich mächtig über ihr Publikum in den vorbeituckern den Dhaus, den traditionellen arabischen Holzbooten, zu freuen scheinen.

So ruhig, friedlich, geradezu paradiesisch ist die Stimmung in dieser Region nicht immer gewesen. Bereits in der Antike war die Passage von Hormuz ein umkämpfter Handelsweg. Später stritten Portugiesen, Briten und Franzosen mit den arabischen Fürsten um die Vorherrschaft auf der Halbinsel Musandam, die etwa halb so groß ist wie Mallorca, bis 1992 militärisches Speergebiet war und erst seitdem auch von Touristen betreten werden darf.

Unser Boot ist mit dicken Teppichen und Kissen ausgelegt, es riecht nach Schweißfüßen. Im Hafen von Khasab, der mit 15.000 Einwohnern größten Siedlung Musandams, legen wir ab. Samat, der Skipper, zwei Matrosen, Jamel, der Guide, und zwei Dutzend Passagiere streben der Einfahrt zum rund 17 km langen Shimm-Fjord entgegen. Etwa sieben Stunden wird die Bootstour dauern, vorbei an wenigen Uferdörfern, die nur an den schlanken Minaretten ihrer Moscheen als menschliche Siedlungen zu erkennen sind, durch Buchten und Lagunen, zwischen gewaltigen Felswänden und Steilklippen hindurch, von einer unbarmherzigen Sonne beschie-

nen, die die Temperatur im Sommer auf über fünfzig Grad Celsius ansteigen lassen kann. Irgendwann, als die Mägen zu knurren beginnen, lässt Samat einen seiner Gehilfen den Anker werfen, unweit des besagten Felsbrockens. Wer will, kann sich jetzt, vor dem Mittagessen, in die lauwarmen Fluten werfen und zwischen exotischem Meeresgetier tummeln.

Wo die Soldaten sich buchstäblich zu Tode langweilten

Nach diesem sportlichen Intermezzo wird im Nu ein indisch-arabisches Lunch-Büffet aufgebaut. Aus Kühlboxen werden kalte Getränke gezaubert, und bevor sämtliche Gäste sich der Siesta hingeben, greift Jamel zum Mikrofon. Auf Englisch, Französisch und Deutsch erzählt er die Geschichte von dem Inselchen, neben dem wir gerade parken.

Ab Mitte des 19. Jahrhunderts sollte Jazirat al-Maqlab, so sein offizieller Name, eine wichtige Rolle in der britischen Kolonialgeschichte spielen. Doch der Plan endete in einem militärisch-diplomatischen Fiasko.

1864 beschlossen die britischen Kolonialherren, ein Überseekabel von Karachi über Bagdad und Basra nach London zu verlegen, um eine schnelle Verbindung zwischen Indien und England herzustellen.

Genau auf diesem Felsen errichteten sie jene Telegrafenstation, von der heute bloß noch ein paar zerbröckelnde Mauern übrig sind. Doch es gab nicht nur technische Probleme mit der in 25 Metern Meerestiefe verlegten Leitung, an deren Isolation sich zweischalige Mollusken zu schaffen machten.

Bereits im Juni 1867 schickte Lieutenant Colonel Patrick Stewart einen Eilbrief nach Hause, in dem er „schon aus rein sanitären Gründen“ eine Schließung der Station empfahl. Abgeschiedenheit, höllische Sommertemperaturen und nicht zuletzt die feindselige Haltung der Einheimischen ihren neuen Nachbarn gegenüber sorgten für einen äußerst beschwerlichen Alltag. Obwohl ein paar Boote zur aktiven Freizeitgestaltung zur Verfügung standen und sie regelmäßig mit Zeitungen aus der Heimat beliefert wurden, sollen sich nicht wenige britische Soldaten hier buchstäblich zu Tode gelangweilt, gleich Selbstmord begangen oder verzweifelt gehofft haben, baldmöglichst „die Kurve nehmen“ und in die Zivilisation zurückkehren zu können. Es verwundert demnach nicht, dass die englische Redewendung „going round the bend“, die so viel wie „verrückt werden, durchdrehen“ bedeutet, angeblich in ebendieser Zeit und auf ebendieser Insel geprägt wurde. Logisch auch, dass die Kommunikationskabel bereits Ende 1868 anderweitig verlegt und die Musandam-Einrichtungen aufgegeben wurden.



Kein Ruhmesblatt für das British Empire: die winzige, völlig unspektakuläre „Telegrafeninsel“, die zum Sultanat Oman gehört (Foto: Georges Hausemer)

By Gado:

